

CÉCILIA,

OU

MÉMOIRES D'UNE HÉRITIÈRE.



Cette entrevue causa de l'émotion à Cécile.

Pag. 169

CÉCILIA,

OU

MÉMOIRES D'UNE HÉRITIÈRE,

Traduits de l'Anglais.

NOUVELLE EDITION.

TOME SIXIÈME.

À PARIS

Chez { DEVAUX, Libraire, Maison-Égalité, N°. 181.
PATRIS, Imprimeur-Libraire, rue de l'Observatoire, N°. 182.

L'AN TROISIÈME.

CÉCILIA,

OU

MÉMOIRES D'UNE HÉRITIÈRE.

SUITE DU LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE VIII.

Départ.

LE lendemain matin le docteur Lyster vint de très-bonne heure : après avoir passé quelque temps auprès de madame Delvile,

et avoir donné ses instructions au médecin et au chirurgien auxquels il la confiait, il prit congé, mais ce ne fut qu'après avoir trouvé moyen de s'entretenir un instant en particulier avec Cécile. Il profita de cette occasion pour lui recommander de prendre soin de sa santé, et de ne pas se laisser abattre par le chagrin. N'allez pas imaginer, lui dit-il, que parce que je suis l'ami de la famille Delvile, je ne rende pas justice à votre mérite, ou que je m'aveugle sur ses faiblesses et ses travers. J'en suis bien éloigné ; mais pourquoi y aurait-il quelque chose de commun entr'elle et vous? Qu'elle garde ses préjugés qui, quoique différents, ne sont pas plus ridicules que ceux de leurs voisins ; et vous, conservez vos perfections, sachez en tirer tout le bonheur qu'elles sont capables de vous procurer. Les gens trop sensibles se rendent souvent très à plaindre, en se persuadant qu'il n'est pour eux qu'une seule manière d'être heureux ; tandis que s'ils voulaient se donner la peine de les chercher, ils en trouveraient cinquante qui leur réussiraient aussi bien.

Je crois que vous avez raison, répondit Cécile, et je vous remercie de l'avis; je ferai mon possible pour adopter votre systême. Vous êtes spirituelle et charmante, dit le docteur; et quand M. Mortimer trouverait une belle princesse, descendue en droite ligne d'Egbert premier, je l'estimerais moins heureux que s'il obtenait votre main. Néanmoins, tout bien considéré, le vieux Delvile a droit de chercher à se satisfaire à sa manière; et après l'avoir bien blâmé, nous verrons peut-être que ce qui nous y a engagés n'a été que la différence qui se rencontre entre sa façon de penser et la nôtre.

Rien n'est plus vrai, repartit Cécile; Mais voudriez-vous me permettre de vous faire encore une question?.. Pourriez-vous me dire de qui, comment, et quand est arrivé l'avis qui a causé tout cet accident?... Elle hésita; mais le docteur ayant facilement saisi son idée, lui répondit: je n'ai point su comment ils étaient parvenus à s'en instruire, parce que je n'ai jamais cru qu'il valût la peine de m'en informer, puis-

que cette affaire était si généralement connue, que je ne rencontrais personne qui parût l'ignorer.

Ces dernières paroles furent accablantes pour Cécile : ce que le docteur ayant apperçu, il chercha de nouveau à la consoler. Que le bruit s'en soit répandu, dit-il, c'est un accident auquel il n'y a plus de remède, par conséquent il est inutile d'y penser : tout le monde conviendra que votre choix mutuel fait honneur à l'un et à l'autre, et personne ne saurait avoir honte de vous remplacer l'un et l'autre, lorsque le cours ordinaire des choses de cette vie vous engagera, ainsi que M. Mortimer, à jeter les yeux sur quelqu'autre. Il a pris la résolution sage et prudente d'aller voyager et de ne revenir dans sa patrie que lorsqu'il sera plus maître de lui. Quant à vous, ma bonne jeune demoiselle, après avoir donné les premiers moments à votre douleur, je ne vois plus rien qui puisse troubler votre félicité Tout l'univers est à votre disposition ; vous avez de la jeunesse, de l'esprit, de la fortune, de la beauté ; et vous êtes indé-

pendante ; ôtez donc de votre esprit cette malheureuse affaire, et souvenez-vous qu'à l'exception de cette famille, il ne s'en trouverait peut-être pas une seconde dans tout le royaume, qui ne fût très-flattée de s'allier avec vous. Il prit ensuite affectueusement congé d'elle, et monta dans sa voiture.

Quoique Cécile eût dès le commencement fort bien remarqué la facilité et l'esprit philosophique qu'on apporte ordinairement toutes les fois qu'il est question d'argumenter sur les calamités, et de moraliser sur l'inconduite des autres, elle eut pourtant la bonne foi et le bon sens de voir que ce qu'il lui avait dit n'était point dénué de raison ; et elle résolut de faire le meilleur usage qu'il lui serait possible des motifs de consolation qu'il venait de lui présenter.

Pendant le cours de la semaine suivante, elle se dévoua toute entière au service de madame Delvile, qui se montrait de plus en plus sensible à son empressement. Cette semaine expirée, le docteur Lyster consen-

tit à revenir à Bury pour en repartir avec madame Delvile et l'accompagner à Bristol. Eh bien, s'écria-t-il, profitant de la première occasion pour tirer Cécile à l'écart, comment vous trouvez-vous? Avez-vous, ainsi que vous me l'aviez promis, cherché à vous approprier mon système? Oui, sans doute, repartit-elle; je me flatte même d'avoir fait quelques progrès à cet égard. Vous êtes une charmante personne, reprit-il, et bien extraordinaire; sur mon honneur, je plains de tout mon cœur le pauvre Mortimer. C'est un jeune homme de mérite, qui pense noblement, et qui se conduit avec un courage et une prudence admirables. Il aurait remué ciel et terre, s'il avait cru pouvoir vous obtenir; mais voyant qu'il ne saurait s'en flatter, il se soumet avec grandeur d'âme à sa destinée.

Les yeux de Cécile s'animèrent à ce discours. « Oui, répondit-elle, on a dit depuis long-temps que c'était l'incertitude qui faisait notre malheur;... car c'est alors que les passions ont tout pouvoir et que la raison n'en a plus; mais lorsque les maux

sont sans remède, et que nous n'avons plus la ressource de nous abuser par des chimères, nous trouvons dans la nécessité et dans la philosophie les consolations dont nous avons besoin, et insensiblement nous croyons n'avoir fait que suivre notre penchant. Mais il me semble, dit-il, que vous avez bien approfondi cette matière; je ne veux pourtant pas que vous vous livriez trop à des réflexions aussi sérieuses; elles sont en général très-opposées au bonheur: je voudrais, autant que vous le pourrez convenablement, que vous les évitassiez. Promenez-vous, et cherchez à vous distraire: c'est ce que vous pourrez faire de mieux. Tout l'art de se rendre heureux dans ce monde, me paraît consister uniquement dans ceci; que ceux qui ont du loisir sachent s'occuper, et que ceux qui ont des occupations sachent se procurer du loisir. Il lui apprit ensuite que le père de Delvile était beaucoup mieux, et ne gardait plus la chambre; qu'il avait eu le plaisir d'être témoin de sa réconciliation avec son fils, dont il était plus enchanté et plus vain qu'aucun

père ne le fut jamais. Ne pensez pourtant plus à lui, ma chère demoiselle, continua-t-il, car l'affaire me paraît tout-à-fait désespérée. Il faut que vous me pardonniez d'avoir été un peu trop officieux; je vous avoue que je n ai pu m'empêcher de proposer à ce vieillard un expédient de mon invention; j'avais imaginé un tempérament. En vérité, mon projet était assez sensé. Il est vrai que quand les gens sont une fois prévenus, tous les raisonnements deviènent inutiles. Je proposais que l'un et l'autre renonçant à vos noms, puisqu'ils ont tant de peine à s'accorder ensemble, vous en adoptassiez un troisième, qui serait un titre; mais M. Delvile m'a déclaré en colère que, quoiqu'un pareil expédient pût convenir au pauvre mylord Ernolf, dont la pairie était récente, jamais il ne consentirait que ses nobles aïeux vîssent un de leurs descendants abandonner celui que tant de siècles avaient rendu illustre. Son fils Mortimer, a-t-il ajouté, devait nécessairement hériter du titre de son grand-père, son oncle étant âgé et non marié; que, supposé

même que cela n'arrivât pas, il préférerait de lui voir mendier son pain plutôt que de renoncer à sa plus chère espérance, qui était que le nom de Delvile, de mylord Delvile, se perpétuât de génération en génération sans interruption et sans tache.

Je suis fâchée, dit Cécile, que vous ayez fait une pareille proposition : je vous prie très-sérieusement de ne jamais penser à la renouveler. — Fort bien, fort bien, repartit-il ; je ne voudrais pour rien au monde vous faire de la peine ; mais qui aurait pu supposer que cet expédient eût déplu ? M. Mortimer, ajouta-t-il, doit venir au-devant de nous à ***. Il m'a déclaré que rien au monde ne serait capable de l'engager à reparaître ici, où il lui serait impossible de soutenir une épreuve pareille à celle de la semaine passée.

Le carosse se trouva prêt, et madame Delvile le fut bientôt aussi. Cécile s'approcha pour prendre congé d'elle ; mais le docteur qui la suivait lui dit : point de discours, point de remerciements ! point de compliments d'aucune espèce ! J'emmene-

rai ma malade sans permettre un seul mot, et je veux bien me rendre responsable de son peu de politesse, je consens qu'on s'en prène à moi.

Cécile voulut alors se retirer ; mais madame Delvile lui tendit les bras, disant : je me soumettrai volontiers, docteur, à tout ce que vous pourrez exiger de moi ; mais dussé-je mourir en prononçant ces mots, je ne saurais quitter cette incomparable fille, sans l'avoir assurée combien elle m'est chère, combien je l'estime, et combien je suis reconnaissante. Elle l'embrassa et s'avança vers la porte. Cécile, au signe que lui fit le docteur, s'abstint de la suivre.

Voilà donc, s'écria-t-elle, lorsqu'ils furent partis, à quoi aboutissent mes liaisons avec cette famille, qu'il semble que je n'ai connue que pour avoir une nouvelle preuve de l'insuffisance de la fortune pour le bonheur. Qui ne regarderait celle dont je jouis comme propre à assurer ma félicité ? . . . C'est ainsi que, par des réflexions tristes et philosophiques sur les misères

dont cette vie est semée, elle cherchait à adoucir l'amertume de ses chagrins, et à calmer l'agitation de son cœur oppressé.

Le lendemain lui procura un peu de consolation. Madame Charlton, à peu près rétablie, fut en état de descendre, et Cécile eut du moins la satisfaction de voir se terminer heureusement une maladie dont elle avait cru être la cause. Elle l'avait soignée avec tout le soin possible, et s'efforçait de paraître satisfaite, espérant qu'en continuant de prendre sur soi, cette apparence se changerait bientôt en réalité. Madame Charlton se retira de bonne heure, et Cécile la suivit dans sa chambre. Tandis qu'elles étaient ensemble, on vint l'avertir que M. Monckton était dans la salle.

L'esprit occupé des tristes évènements qui s'étaient succédés depuis leur séparation, et craignant ses questions relativement aux disgrâces qu'il lui avait presque prédites, elle entendit avec peine qu'on l'annonçait, et alla le recevoir avec beaucoup de confusion: tout la manifestait; il en triom-

phait en secret ; sa douleur mal déguisée assurait le succès de ses desseins. Cécile se hâta, dès qu'elle fut entrée, de lui parler des sommes qu'elle lui devait, et lui fit des excuses de ne les avoir pas payées au moment où elle avait atteint sa majorité. Il ne savait que trop la manière dont elle avait employé son temps, et il l'assura que ce délai ne lui avait fait aucun tort, qu'il n'était nullement pressé.

Ce préambule le conduisit naturellement à s'informer de l'état actuel de ses affaires. Incapable d'entrer dans des explications qui ne pouvaient que lui attirer de nouvelles mortifications, elle l'arrêta. N'exigez de moi, je vous prie monsieur, aucun détail de ce qui s'est passé.... L'évènement m'a causé des chagrins qui doivent me mettre à couvert des censures et des reproches.... Je conviens de la justesse et de la prudence de vos conseils ; j'avoue et je sens mon erreur : mais l'affaire est absolument finie, et la malheureuse alliance que j'étais prête à former est rompue pour toujours. C'en fut assez pour Monckton, qui, après

après cette assurance, n'eut pas besoin de grands efforts pour réprimer sa curiosité; il ne se fit plus presser pour changer de conversation, et la soutint avec adresse et avec gaieté. Il lui parla de madame Charlton, pour laquelle il n'avait pas la moindre considération; il l'entretint de madame Harrel, dont l'existence lui était tout-à-fait indifférente, et de leurs connaissances de la province, parmi lesquelles il ne s'en trouvait aucune qui l'intéressât: mais ses espérances qui commençaient à renaître, lui rendaient tout sujet de discours également agréable. Il se trouvait allégé d'un poids qui l'avait accablé; l'objet de ses poursuites se trouvait encore à sa disposition. Le rival entre les mains duquel il l'avait vue livrée, n'était plus à redouter. Une pareille résolution lui présentait une perspective plus flatteuse que jamais. En quittant la maison de Cécile, il se considérait avec complaisance comme ayant surmonté tous les obstacles qui s'opposaient à ses projets....

CHAPITRE IX.

Récit.

UNE semaine s'écoula, pendant laquelle Cécile, quoique mélancolique, évita avec soin la solitude qui aurait pu entretenir son affliction. Elle ne prononçait jamais le nom de Delvile; elle avait prié madame Charlton de ne lui en point parler; elle appela à son aide tout ce que le docteur Lyster lui avait appris de la fermeté de son amant, inspirée par la noble émulation de l'imiter.

Cette semaine, où elle avait éprouvé les plus rudes combats, venait de finir, lorsqu'elle reçut par la poste la lettre suivante de madame Delvile.

A MISS BEVERLEY.

Bristol, le 21 Octobre.

« J'espère que ma jeune et tendre amie
» ne sera pas fâchée d'apprendre mon heureuse arrivée dans cette ville. Pour moi, aucune nouvelle ne saurait m'être plus agréable que celle qui m'instruira de sa bonne santé et de sa prospérité. Je ne prétends pas pour cela lui demander une réponse ; je m'en remettrai au hasard pour en être informée ; et je ne lui écris actuellement que pour lui dire que je ne lui écrirai plus.

» Ce que je vous dois est au-dessus de tout remerciement, et ce que je pense de vous est au-dessus de toute expression. Ne me souhaitez donc point de mal, quoique j'aye paru le mériter ; je suis désespérée de la tyrannie dont j'ai été forcée de faire usage à votre égard.

» Mon admirable Cécile, je vais vous dire adieu pour long-temps : vous ne

» serez plus tourmentée d'une correspondance inutile, qui ne servirait qu'à rappeler des souvenirs pénibles, ou à renouveler des regrets encore plus cuisants. Je ne cesserai d'adresser des prières ferventes au ciel pour votre bonheur, auquel rien n'est plus propre à contribuer que l'empire que vous avez sagement et constamment conservé sur vos passions. Je l'ai souvent admiré, mais jamais avec autant d'attention que dans cette circonstance critique, où ma santé a été la victime de mouvements trop prompts et trop violents que je n'ai pas eu la force de réprimer.

» Ne me répondez point; toutes les preuves que vous pourriez encore me donner de la noblesse de vos sentiments, seraient pour moi de nouvelles blessures. Oubliez-nous donc tout à fait.... Hélas! vous ne nous avez connus que pour votre malheur..... Oubliez-nous, chère et inestimable Cécile; cela n'empêchera pas que la reconnaissance ne

» grave profondément votre souvenir dans
» mon cœur.

AUGUSTA DELVILE.

La philosophie dont Cécile s'était armée, et sa résignation apparente ne purent tenir contre cette lettre; elle versa un torrent de larmes. En renonçant à Delvile, elle sentait qu'il convenait de ne plus le voir : elle était convaincue que parler de lui serait une folie, une imprudence; mais qu'on lui dît que par la suite ils devaient mutuellement ignorer leur existence.... elle voyait en cela une cruauté inconcevable.

Ce premier moment donné à sa douleur, fut court, et bientôt interrompu. On vint lui dire qu'un étranger la demandait; n'ayant aucune envie de se montrer, elle le fit prier de se nommer, et d'avoir la complaisance de revenir dans un autre moment. Sa femme-de-chambre vint de nouveau lui rapporter sa réponse, et lui dire qu'il l'avait assurée que son nom lui était inconnu, et qu'à

moins qu'elle n'eût des affaires de la plus grande importance, il souhaiterait extrêmement de lui parler. Elle serra sa lettre, et descendit dans la salle, où, à son grand étonnement, elle apperçut M. Albany. Je ne m'attendais guères, monsieur, lui dit-elle, au plaisir de vous voir. Au plaisir! répéta-t-il; ma présence peut-elle vous en causer?..... Quel étrange abus des mots? Pourquoi se jouer des termes de cette manière? Le langage ne sert-il donc qu'à offenser les oreilles par des faussetés? Le don de la parole ne nous aurait-il été accordé que pour pervertir l'usage de la raison? Je ne saurais vous causer aucun plaisir; je n'ai plus la faculté d'en procurer à personne: vous ne sauriez m'en donner.... le monde entier ne pourrait vous en fournir les moyens. Eh bien, monsieur, lui répondit Cécile qui n'avait pas la force de le contredire, je ne chercherai point à excuser cette expression. Ce dont je peux vous assurer avec vérité, c'est que je suis du moins aussi aise de vous voir à présent, que je pourrais l'être de la présence de la per-

sonne qui me serait le plus agréable. Vos yeux, s'écria-t-il, sont rouges ; votre voix est tremblante..... Jeune, riche, et faite pour plaire, ayant le monde à vos pieds, ce monde que vous ne connaissez encore qu'imparfaitement, et dont vous n'avez point éprouvé la fausseté..... Auriez-vous trouvé moyen de hâter le moment de la douleur ? Comment vous y êtes-vous prise pour ouvrir la boite qui renferme les misères humaines ? Précipitation fatale et précoce! Une fois ouverte, elle ne peut plus se refermer, et les maux qu'elle contenait ne vous quitteront plus qu'au terme de votre carrière. Hélas! répondit Cécile, ce que vous m'annoncez est bien cruel, et n'en est pas moins vrai. Pourquoi, reprit-il, vous êtes-vous approchée de la source fatale ? Elle ne s'est sûrement pas approchée de vous. Ce n'est point le mal qui cherche l'homme ; mais c'est l'homme qui cherche le mal. Il se promène au soleil, le nuage ne l'arrête point ; il poursuit sa course, tandis qu'il aurait pu éviter l'orage dont

il avait apperçu les avant-coureurs, et qui finit par éclater sur sa tête Surpris, épouvanté, il se repent de sa témérité; il crie, il appèle du secours; il est alors trop tard; il fuit, l'éclair et le tonnerre le poursuivent. Telle est la présomption de l'homme! Et toi, simple et aveugle colombe, aurais-tu suivi la route ordinaire, sans faire attention que ta carrière était trop précipitée pour te conduire au port, sans t'appercevoir que tu risquais ta tranquillité, cette compagne de ta première jeunesse, que tu n'as connue que par hasard, et lorsque tu y pensais le moins. Si tu l'avais réellement perdue, tu espérerais vainement de la recouvrer.

Dans l'état de faiblesse où Cécile se trouvait, cette attaque était trop forte pour elle, et les larmes qu'elle avait jusqu'alors eu peine à retenir, coulèrent de nouveau. Ce que vous dites n'est que trop vrai, lui répondit-elle, je l'ai perdue pour toujours. Pauvre malheureuse! reprit-il, sa figure s'adoucissant peu-à-peu, et n'exprimant plus que la pitié; si

jeune..... si innocente..... Il est cruel..... Et ne t'aurait-on rien laissé ? pas la moindre espérance ? Abuser, abuser inhumainement de cette ingénuité primitive qui n'est point encore totalement effacée! Cécile pleura sans répondre. Ne permets pas, dit-il, que ma compassion s'épuise pour rien, elle n'est point affectée chez moi ; dis-moi donc si tu en es digne, ou si tes maux sont imaginaires et ta douleur feinte. Feinte! répéta-t-elle. grand dieu!.. Réponds donc à mes questions ; elles te feront connaître les seules infortunes qui peuvent la rendre excusable. Dis-moi si la mort t'aurait enlevé ton plus cher ami ? Non. Aurais-tu dissipé ta fortune par tes extravagances, et te serais-tu mise pour la suite hors d'état de secourir les malheureux ? Non ; je me flatte qu'il m'en reste encore la volonté et le pouvoir. En ce cas, tu es trop heureuse ! Te serais-tu souillée de quelque crime, et ta conscience en serait-elle chargée ? Serais-tu en proie aux remords vengeurs ?

— Non, non, graces au ciel, tous ces maux me sont absolument étrangers.

Sa figure reprit alors sa première austérité, et il lui dit du ton le plus sévère : d'où viènent donc ces larmes ? et quel est ce caprice que tu décores du nom d'affliction ? . . . . Etrange effet de l'indolence et du luxe ! murmures indiscrets de l'ingrate opulence ! Oh, si tu avais éprouvé une partie de ce que j'ai souffert ! Ah ! dit Cécile, il faudrait que vos souffrances eussent été bien violentes pour que les miennes, en comparaison, méritassent d'être traitées de caprice. Caprice ! répéta-t-il ; comparée à la mienne, ton infortune est une jouissance, un excès de plaisir. Tu n'as point dissipé ton héritage par de folles prodigalités ; tes remords ne t'ont point interdit toute espèce de félicité ; et la tombe ne renferme point encore l'objet le plus cher à ton cœur. Je me flatte, répondit Cécile, que les maux que vous avez éprouvés ne sont point de ce genre, et qu'il est encore possible d'y remédier ? — Je les ai tous

ressentis. . . . . Je les ai supportés, je les supporterai tant que je vivrai, et peut-être encore après que je n'existerai plus. Bon dieu ! s'écria Cécile en frémissant, combien ce monde est pervers et rempli de misères ! — Et cependant tu oses te plaindre, s'écria-t-il, quoique tu possédes le plus grand de tous les biens, l'innocence ! Tu murmures, quoique le crime te soit inconnu. Si ce n'est point lui qui cause tes malheurs, ne t'embarrasse pas du reste, et sois plus que contente de ton sort ! Ah ! s'écria-t-elle en soupirant profondément, qui est-ce qui pourrait m'apprendre à goûter ce contentement que tout semble m'interdire ? Moi, répliqua-t-il, je te l'apprendrai ; car je veux te faire le récit de ma triste histoire. Alors tu connaîtras combien ton sort est plus heureux que le mien.

Oh non, il n'est guères possible. Cependant, si vous voulez me confier les particularités de votre vie, je serai bien aise de les entendre, et je vous aurai

obligation de me les avoir communiquées. Malgré tout ce qu'il m'en coûtera et tout ce que j'aurai à souffrir, reprit-il, je vais te satisfaire : ce sera le moyen de dissiper ton affliction imaginaire ; je vais r'ouvrir toutes mes blessures, et renouveler ma honte. Non, s'ecria Cécile avec précipitation, je refuse de vous entendre, si ce récit doit vous être si pénible.

Ta pitié et ton humanité sont avec moi tout-à-fait inutiles, dit-il, puisqu'il n'y a que les remords qui puissent me procurer quelque consolation. Je veux donc te raconter mes crimes, pour que tu puisses sentir toute ta félicité, afin que tu saches qu'elle consiste uniquement dans l'innocence ; de peur que, ne connaissant pas tout le prix de celle-ci, tu la perdisses faute de l'estimer ce qu'elle vaut. Ecoute donc, et tu sauras ce que c'est que le malheur.

Il n'y a que le crime qui puisse nous rendre vraiment malheureux, et c'est lui qui a causé tous les maux de ma vie ; c'est par lui que je souffrirai éternellement.

ment. Cécile aurait voulu lui épargner cette mortification ; mais il refusa de profiter de cette condescendance ; et comme il y avait long-temps qu'elle desirait de savoir quelque chose de son histoire, et de connaître les motifs de sa conduite extraordinaire, elle l'écouta très attentivement.

Je ne parlerai point de ma famille, dit-il ; l'exactitude historique est ici fort peu nécessaire, et ne fait rien à notre but.

Je suis né en Amérique, d'où l'on me fit passer de bonneheure en Europe, pour y être instruit. Pendant que j'étais encore à l'université, je vis, j'adoraï et je recherchai une charmante personne qui était à peine dans son printemps ; jamais cœur plus tendre n'éprouva traitement plus indigne. Elle était pauvre et sans appui, fille d'un simple paysan, sans expérience, sans prétentions, le modèle de l'innocence. Elle n'avait que quinze ans, et son cœur fut une conquète facile ; cependant, une fois à moi, rien ne fut plus capable de la tenter. Elle fut en butte à toutes les ruses auxquelles on a recours

pour séduire les personnes de son sexe la flatterie, les présents, les prières, tout fut employé inutilement : elle était toute à moi, et avec une bonne foi si touchante, que je résolus, malgré toutes les objections possibles, de l'épouser.

La mort subite de mon père m'obligea de partir promptement pour la Jamaïque. Je redoutai d'abandonner ce précieux trésor sans protection ; cependant la décence ne me permettait ni de me marier, ni de l'emmener avec moi. Je lui engageai ma foi, je lui promis de venir la rejoindre aussi-tôt que j'aurais arrangé mes affaires, et je chargeai un de mes intimes amis de veiller sur sa conduite en mon absence. La laisser était une folie..... me fier à un homme en était une autre... O race maudite ! à quel point depuis lors le genre humain m'est devenu odieux ! J'ai détesté la lumière du soleil ; j'ai fui le commerce de mes semblables ; la voix de l'homme m'a été insupportable ; j'ai abhorré sa vue.... Mais c'est moi-même

que je devais abhorrer encore plus que tout le reste.

Lorsque j'eus recueilli ma fortune, enivré de mon opulence, j'oubliai cette jeune plante; je me livrai tout entier à la débauche, au vice, et l'abandonnai sans secours à sa malheureuse destinée. Les excès succédaient aux excès jusqu'au moment où la fièvre, suite de mon intempérance, me donna le temps de faire des réflexions. Elle fut vengée; ce fut alors pour la première fois que les remords devinrent mon partage : son image se présenta de nouveau à mon esprit, ranima ma passion, et m'inspira le plus vif repentir. Dès que je fus guéri, je repris la route d'Angleterre : au moment de mon arrivée, je courus la chercher..... Mais elle était perdue; personne ne savait ce qu'elle était devenue. Le malheureux à qui je l'avais confiée prétendit en être moins informé que personne; cependant, après de longues et pénibles recherches, je la découvris dans une chaumière, où lui-même l'avait reléguée. Lorsqu'elle

me vit, elle poussa des cris, et voulut fuir. Je l'arrêtai, et lui dis que je venais pour m'acquitter fidèlement de ma promesse en l'épousant...... La candeur et la probité, quoique dégradées chez elle, n'étaient point effacées : elle m'avoua qu'elle avait eu le malheur de se laisser séduire. J'aurais dû récompenser cette preuve étonnante de son ingénuité, de sa bonne foi. Ce sacrifice sans exemple que lui valut-il de ma part ? Des malédictions ! .... Je la chargeai d'injures ; je l'outrageai par les expressions les plus révoltantes ; je lui reprochai jusqu'à son aveu ; je lui souhaitai tous les maux imaginables..... Elle se prosterna à mes pieds, elle me demanda pardon, me supplia d'avoir pitié d'elle ; elle pleurait amèrement..... et je la repoussai cruellement..... Il est inutile de vouloir vous cacher ma honte. Je la frappai avec fureur..... et non content d'un seul coup, je redoublai à plusieurs reprises. Ah, malheureux barbare et sans pitié ! à quel titre pourrais-tu te flatter d'obtenir

miséricorde ? Une infidèle, mais si touchante, si jeune, indignement séduite, si repentante !

Dans cette affreuse situation, abandondonnée et sans secours, déchirée par ces mains barbares, et insultée par cette langue perfide, je la laissai pour chercher le scélérat qui l'avait perdue. Aussi lâche que traître, il eut soin de se cacher. Me repentant alors de ma fureur, je me hâtai de retourner la joindre ; honteux de ma conduite, la mémoire des outrages que je lui avais fait essuyer m'attendrit ; je me promis de les réparer... Tous mes soins furent inutiles, elle avait disparu ! Effrayée, et redoutant mes mauvais traitements, elle se déroba à toutes mes perquisitions. J'employai vainement deux années entières sans succès, négligeant mes affaires, et ne m'occupant que de cette recherche. Enfin, je crus l'avoir apperçue.... à Londres, seule, et parcourant les rues à minuit.... Je la suivis en frémissant... et j'entrai après elle dans un de ces infâmes réduits dont cette

grande ville abonde. Les malheureux qui l'entouraient faisaient beaucoup de bruit. Occupés à boire, ils ne s'apperçurent point de mon arrivée.... Pour elle, il n'en fut pas de même; à peine me vit-elle qu'elle me reconnut. Nous ne nous parlâmes point;... mais au bout d'un moment elle s'évanouit. Je ne la secourus point; les gens de la maison en prirent soin, et la firent revenir; et lorsqu'elle fut en état de se soutenir, ils voulurent la faire passer dans une autre chambre. Je m'avançai pour-lors; et le désespoir me prêtant des forces, je les contraignis à l'abandonner. Elle paraissait s'en remettre à la destinée de ce qu'elle deviendrait. Je m'écriai: laissez-moi vous arracher de ces lieux abominables, pour lesquels vous n'êtes point faite! Venez et fiez-vous à moi. Je saisis sa main et l'entraînai. Elle tremblait; à peine pouvait-elle faire un pas; elle ne consentait ni ne refusait; elle ne versait pas une larme, et ne disait pas un seul mot: sa figure présentait une image frappante de l'effroi, de l'horreur et du trouble. Je la conduisis dans une maison de campagne,

où nous nous rendîmes l'une et l'autre sans ouvrir la bouche une seule fois. Je lui donnai un appartement convenable, et une femme pour la soigner ; je lui fis fournir tout ce dont j'imaginai qu'elle pourrait avoir besoin. Je continuai moi-même à habiter cette maison ; mais accablé de remords pour les crimes où mes mauvais traitements l'avaient précipitée, il m'était impossible de supporter sa vue.

Au bout de peu de jours, la femme que j'avais placée auprès d'elle pour la servir, m'assura que la manière dont elle se conduisait devait nécessairement lui causer la mort ; qu'elle ne voulait faire usage que de pain et d'eau ; qu'elle ne dormait ni ne parlait. Alarmé d'un pareil avis, je volai à son appartement. La fierté et le ressentiment firent place à la tendresse et à la pitié ; je la priai de se tranquilliser, de prendre courage. Tout ce que je pus dire fut sans effet, elle continua à garder le silence, et ne parut pas même m'entendre. Je m'humiliai devant elle comme aux jours de son innocence ; la suppliant de prêter l'oreille à mes discours ;

j'allai même jusqu'à implorer sa pitié. Tout fut inutile ; elle fut également sourde à mes exhortations et à mes prières. Je passai des heures entières à ses pieds, jurant de ne point me relever qu'elle ne m'eût parlé.... Ce fut sans aucun succès ; elle paraissait sourde, muette, insensible ; ses yeux éteints et sans mouvement annonçaient le plus affreux désespoir.... ces yeux qui autrefois ne s'arrêtaient jamais sur moi qu'avec douceur et avec complaisance.... Elle resta constamment assise sur la même chaise ; elle ne changea point d'habits ; on ne put jamais parvenir à l'engager à se coucher. Aux repas elle mangeait un peu de pain sec, et précisément ce qu'il en fallait pour l'empêcher de mourir de faim. Comment vous peindre mes alarmes, en voyant que rien n'était capable de la faire changer de résolution ?.. C'est ainsi qu'elle hâta son dernier moment. Lorsqu'elle fut près d'expirer, elle m'avoua que, dès l'instant qu'elle était entrée dans la maison, elle avait fait vœu d'y vivre sans parler : pénitence qu'elle s'était imposée pour l'expiation de ses péchés. Je restai auprès

de son corps que je défendis aussi long-temps que mes forces me le permirent ;... ce ne fut que lorsqu'elles commencèrent à s'épuiser, qu'on parvint à m'en arracher... J'ai entièrement perdu toute idée des trois années de mon existence qui ont suivi cette affreuse catastrophe.

Cécile frémit à cet article de son récit, quoiqu'elle en fût peu surprise. Elle avait appris qu'il avait été renfermé ; et son imagination exaltée, sa singularité, son langage emphatique et sa conduite extraordinaire lui avaient fait soupçonner depuis long-temps que sa raison était altérée

La première chose qui me revint à la mémoire, continua-t-il, fut ce terrible évènement ; je m'empressai d'aller visiter son tombeau, et ce fut là qu'à son exemple je me liai par un vœu solemnel, quoique moins sévère que le sien ; je jurai par ses mânes de ne jamais laisser passer un seul jour sans avoir rendu service à quelqu'un de mes semblables avant de prendre la nourriture ou le sommeil. J'ai pour cet effet erré de ville en ville, de la ville à la

campagne, et du riche au pauvre. J'entre dans toutes les maisons où l'on veut bien m'admettre; j'exhorte ceux qui consentent à m'entendre, et je fais honte à ceux qui ne le veulent pas. Je cherche les malheureux par-tout où ils se tiènent cachés. Je poursuis les opulents pour leur demander leur superflu. J'épie les prodigues dans les lieux publics, où je ne crains point de les réprimander au milieu de leurs dissolutions. Je visite l'infortuné dans sa retraite, où je le conseille, et m'efforce de le secourir. Mes moyens sont peu considérables, mes parents, pendant ma détention, m'ayant réduit à une pension modique; mais il n'y a personne que je n'ose solliciter, et mon zèle supplée au manque de facultés.

O vie dure, pénitente, laborieuse, fatigante et humiliante! tu es telle que je l'ai méritée, et je n'en murmure pas. J'ai fait vœu de m'y soumettre, et je le tiendrai. Le seul délassement que je me permets de temps en temps, est celui que me procure la musique, à laquelle je suis extrêmement

sensible : elle calme et suspend mes chagrins ; elle me ravit, me fait oublier tous mes malheurs et les souvenirs même les plus pénibles.

Jeune fille, à présent que tu m'as entendu, dis-moi, as-tu raison de t'affliger ? Hélas ! s'écria Cécile, mon sort, comparé aux évènements dont vous venez de faire le récit, doit sans doute me paraître trop doux. Te prêtes-tu si facilement à la conviction ? s'écria-t-il avec douceur, ne crains-tu point le langage de la vérité ? car la vérité et la censure ne sont souvent qu'une seule et même chose. Non : je l'aime, je la recherche ; mais je me trouve malheureuse, quelque légère qu'en soit la cause. Je voudrais être plus résignée ; et si vous pouviez m'apprendre ce qu'il faudrait faire pour y parvenir, j'écouterais attentivement vos préceptes.

O toi ! que le monde n'a point encore pervertie, s'écria-t-il, je serai toujours empressé à te donner mes conseils.... C'est une satisfaction dont je n'ai pas joui depuis long-temps. Combien de gens n'ai-je pas

desiré de servir! Tous jusqu'ici ont rejeté mes bons offices; trop honnête pour les flatter, ils n'ont pas eu le courage de m'entendre: incapable par mon crédit de contribuer à la réussite de leurs vues ambitieuses, ils n'ont pas eu assez de vertu pour me souffrir. Tu es la seule que j'ai trouvée assez juste pour souhaiter de l'être davantage. Cependant il faut, pour me contenter, plus que des paroles : je veux des effets Il ne suffit pas non plus d'ouvrir volontiers ta bourse; il me faut de plus ton temps et tes soins; l'argent distribué par d'autres ne sert qu'à soulager ceux qui le reçoivent; pour dissiper et alléger tes peines, il faut que tu le donnes toi-même. Vous me trouverez toujours, répondit-elle, docile à vos leçons, et empressée d'apprendre ce que je dois faire pour rendre mon existence utile à mes semblables.

Heureuse donc, reprit-il, l'heure où je suis arrivé dans cette province! Ce n'était pourtant pas vous que j'y venais chercher,

mais

mais bien l'infortuné et inconstant Belfied. Ce jeune homme avec de l'esprit ne cesse de s'égarer. Quelle leçon pour ceux qui se vantent de leurs talents et en font vanité! Où peut-il être actuellement, monsieur? Labourant par choix avec ceux qui ne labourent que par nécessité : tels sont les humains en général; mécontents, pervers et volages, quoique tous n'ayent pas le courage de se montrer tels; et il en est peu qui, comme Belfied, méritent, lorsqu'ils le font, qu'on daigne s'en appercevoir. Il m'a dit qu'il était heureux. J'étais bien persuadé que cela ne pouvait pas être; mais cette occupation ne nuit à personne, et je ne lui en ai fait aucun reproche. J'ai oui parler de vous dans le voisinage, et l'on ne vous a jamais nommée sans éloges; je suis venu voir si vous les méritiez; je vous ai vue, et je m'en retourne satisfait. En ce cas vous êtes peu difficile; car ce que j'ai fait jusqu'à présent ne mérite guères de louanges. Par où faut-il commencer à m'acquitter de la tâche que vous me prescrivez,

et qui peut seule me procurer les consolations dont j'ai besoin ? Nous travaillerons, s'écria-t-il, conjointement, jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus de sujets d'affliction : les bénédictions des orphelins, les prières de l'enfance seront pour vos blessures un baume salutaire : elles dissiperont vos chagrins, transformeront votre tristesse en joie, et vos plaintes en actions de graces. Nous irons dans leurs chaumières exposées à tous les vents, et nous les ferons réparer ; nous les mettrons à l'abri de la rigueur des saisons ; nous les préserverons par de bons vêtements, des horreurs des frimats, et nous appaiserons leur faim : au lieu des cris des malheureux, on n'entendra plus que des cantiques et des chants d'allégresse ; votre cœur sera consolé, et le mien revivra.... où vais-je m'égarer ? Et tandis que je perds le temps en paroles, qui sait si quelque misérable ne périt pas faute de secours ?... Adieu : je vole visiter le séjour de la détresse ; demain je viendrai vous rejoindre, pour qu'il ne soit plus que celui de la félicité. Cette visite singulière arriva

fort à propos pour Cécile : elle suspendit et adoucit son affliction, par la perspective qu'elle lui présenta. Quoique son langage et ses conseils fussent exaltés et extraordinaires, la morale cependant en était excellente, et l'on ne pouvait qu'être frappé de leur utilité, ainsi que des vues bienfaisantes qui les dictaient. Exhortée à comparer sa situation à celle de la moitié du genre humain, elle trouva que la balance penchait encore en sa faveur; le projet qu'il lui avait présenté et les bonnes œuvres qu'il lui avait prescrites étaient parfaitement conformes à sa manière de penser et à ses inclinations; la charité active à laquelle il l'invitait, échauffa ses esprits, et fit renaître des espérances bien différentes cependant de celles qu'elle avait nourries autrefois, et dont le peu de succès l'avait tant affligée. Tout autre projet qui n'aurait eu pour but qu'une félicité mondaine, lui aurait déplu, et elle l'aurait rejetté : mais elle se trouvait alors dans la situation qu'il fallait pour adopter avec empressement tout ce qui

pouvait contribuer à ranimer son zèle, sa piété, et l'engager à embrasser tous les plans où le devoir et la vertu réunis, en flattant son penchant, lui feraient oublier ses peines.

CHAPITRE X.

Coup imprévu.

CÉCILE passa le reste de la journée à s'occuper de ses projets de bienfaisanee ; elle résolut de suivre son nouvel et romanesque mentor par-tout où il voudrait la conduire, et de n'épargner ni sa fortune, ni son temps, ni sa peine, à chercher et à soulager les malheureux. Des efforts qu'elle avait faits pour calmer sa douleur, aucun n'avait réussi aussi efficacement que ce nouveau projet ; son affliction ne l'occupait plus toute entière ; l'espérance de faire du bien, et la résolution de consacrer son temps au service des malheureux, flattaient son cœur, et plaisaient à son imagination.... C'était pour elle une source pure de jouissances. Elle voulut épargner à madame Charlton la lecture de la lettre qui l'avait si fort

affectée; mais elle lui raconta la visite d'Albani, et lui fit plaisir en lui communiquant le plan qu'ils avaient formé. Elle se coucha beaucoup moins triste qu'elle ne l'avait été jusqu'alors ; mais elle fut réveillée par sa femme-de-chambre, qui vint lui apprendre que madame Charlton était morte dans la nuit, sans qu'on sût précisément le moment : une femme-de-chambre, qui couchait près d'elle, s'étant approchée de son lit pour s'informer de sa santé, l'avait trouvée froide et sans mouvement ; d'où l'on conclut qu'une apoplexie avait terminé sa carrière. L'émotion qu'un évènement si subit causa à Cécile fut extrême. Elle perdait en madame Charlton une amie qu'elle s'était accoutumée presque depuis son enfance à considérer comme une seconde mère, qui l'avait chérie avec la plus vive tendresse. Ce n'était point une femme d'un esprit transcendant, ou fort instruite ; mais elle avait le cœur excellent, et était d'un caractère doux et aimable. Cécile la connaissait d'aussi loin qu'elle se connais-

sait elle-même. Depuis son entrée dans le monde, depuis qu'elle avait connu combien le rôle dont elle se trouvait chargée était difficile, cette digne dame avait été la seule à qui elle eût ouvert son cœur et confié ses inquiétudes. Quoique ses conseils ne lui eussent pas été fort utiles, elle avait toujours été convaincue de son amitié et du sincère intérêt qu'elle prenait à elle; et tandis que son jugement fort supérieur à celui de son amie dirigeait sa conduite, elle avait la consolation de communiquer ses projets, et de confier ses peines à une amie à laquelle rien de ce qui la regardait n'était indifférent.

Elle ressentit donc très-douloureusement sa perte, qu'elle ne voyait aucun moyen de remplacer: elle lui parut irréparable, et elle la pleura amèrement.

Lorsque la première douleur de ce cruel événement fut un peu dissipée, elle dépêcha un exprès à monsieur Monckton pour lui en faire part, et le prier de venir la voir le plutôt possible. Il arriva bien-

tôt, et elle lui demanda conseil sur le parti qu'elle avait à prendre dans cette circonstance. Sa maison n'était point encore en état d'être habitée; elle avait négligé de presser les ouvriers, et presque oublié que son intention fût jamais de changer de demeure. Il fallait pourtant absolument qu'elle prît sur le champ un parti; elle ne se trouvait plus chez madame Charlton, mais chez ses petites-filles qui étaient ses co-héritières, qui lui déplaisaient l'une et l'autre, et avec lesquelles elle n'avait que peu ou point de relations.

Monsieur Monckton, avec la promptitude d'un homme qui fait part d'une idée qui lui vient tout-à-coup, lui communiqua uu projet dont il s'était occupé pendant le chemin, qui était de la loger chez lui, et de l'engager à y rester jusqu'à ce que tous ses arrangements fussent finis. Cécile lui représenta qu'elle se ferait un scrupule de surprendre et de déranger milady Marguerite; mais sans se donner le temps de discuter la validité de cette

objection, craignant qu'elle n'en formât de nouvelles, il la quitta pour aller engager sa femme à l'inviter. Cécile n'en voyait pour le moment aucune autre à adopter ; tout lui semblait préférable à rejoindre madame Harrel.

Monsieur Monckton revint bientôt avec un compliment de son invention ; car sa femme, quoiqu'obligée de recevoir tous ceux qui lui plaisaient, avait eu soin de conserver précieusement le droit de faire connaître sa volonté, soit en se taisant opiniâtrément, ou en ne disant que ce qu'elle savait faire de la peine à son mari. Cécile se hâta de prendre congé des démoiselles Charlton, qui, peu touchées de ce qu'elles perdaient, et empressées d'examiner ce qu'elles gagnaient, s'en séparèrent sans regret. Cécile, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, emprunta pour la dernière fois la voiture de sa digne amie, et quittant pour toujours sa maison, elle prit tristement le chemin de celle de monsieur Monckton.

CHAPITRE XI.

Réflexion.

MILADY Marguerite Monckton reçut Cécile avec la froideur la plus marquée. Celle-ci s'excusa de la liberté qu'elle prenait de venir loger chez elle; mais voyant que cette femme acariâtre ne répondait point à ses honnêtetés, elle se retira dans l'appartement qu'on lui avait destiné, se promettant bien de la voir le moins qu'il lui serait possible. Elle se trouva alors dans la nécessité absolue de se former un nouveau plan de conduite, et de fixer le lieu de sa résidence. Elle fit venir l'économe qui était chargé de l'administration de ses biens, pour savoir quand il lui serait possible d'habiter sa maison, et apprit avec chagrin qu'il faudrait encore deux mois pour finir tous les ouvrages commencés. Pour ne pas

être si long-temps à charge à milady Marguerite, et s'épargner le désagrement d'habiter la maison d'une femme à laquelle sa présence déplaisait, elle résolut de se mettre en pension à Bury, chez d'honnêtes gens, et d'employer les deux mois qu'elle devait passer hors de chez elle, à arranger toutes ses affaires, et à régler ses comptes avec ses tuteurs. Pour cet effet, il était absolument indispensable qu'elle se rendît à Londres; mais avec qui, et de quelle façon? C'est ce qui l'embarrassait, et ce qu'elle ne pouvait décider seule: elle communiqua son projet à monsieur Monckton, et le pria de la conseiller. Il fut enchanté de ce qu'elle s'adressait à lui, et de ce qu'elle pensât à se mettre en pension à Bury, où il pourrait l'observer, et jouir encore mieux de sa société que dans sa propre maison; car la vigilance avec laquelle il épiait ses démarches était encore fort au-dessous de celle avec laquelle milady Marguerite observait toutes les siennes. Il chercha pourtant à la dissuader d'aller à Londres; mais

son empressement à lui rembourser la somme considérable qu'elle lui devait, était trop fort pour qu'il pût le vaincre. Elle était majeure; sa fortune se trouvait à sa disposition; elle avait perdu madame Charlton, et ne dépendait plus de personne. Il ne convenait pas qu'elle eût un seul créancier, et qu'on pût lui reprocher, en commençant sa nouvelle carrière, une négligence qu'elle avait souvent blâmée dans les autres. Monsieur Monckton lui dit que, pour règler ses comptes avec ses tuteurs, il fallait qu'elle leur écrivît formellement pour leur demander l'état des sommes dépensées pendant sa minorité, et de leur déclarer que son intention, pour l'avenir. était de se charger elle-même de l'administration de sa fortune. Ce conseil fut suivi sur-le-champ, et Cécile consentit à rester chez lui jusqu'à ce qu'elle eût reçu leurs réponses. Au bout d'une semaine, elles arrivèrent; la lettre de monsieur Delvile ne faisait mention que de ce qui concernait les affaires de sa tutèle; elle était

était d'un style analogue à sa fierté. Il disait que, n'ayant jamais eu son bien entre les mains, il n'avait aucun compte à rendre; et que, comme il se proposait d'aller sous peu de jours à Londres, il la verrait un moment en présence de monsieur Briggs, pour qu'elle lui signât une décharge générale, au moyen de laquelle on ne pût plus, par la suite, s'adresser à lui, ou le rechercher à ce sujet.

Cécile se plaignit beaucoup de la nécessité qu'il y avait de le voir, et cette entrevue lui parut d'avance la chose la plus mortifiante qui pût lui arriver. Monsieur Briggs, quoiqu'encore plus laconique, était pourtant beaucoup plus honnête. Il lui conseillait de différer à lui retirer son argent, l'assurant qu'elle courait risque d'être dupée, et qu'elle ferait prudemment de le laisser entre ses mains.

Lorsqu'elle communiqua ces deux lettres à monsieur Monckton, il ne manqua pas de lire celle de monsieur Delvile, avec une emphase qui en fit encore mieux sentir

toute la vanité et l'arrogance. Il y joignit des commentaires de sa façon, qui la rendirent encore plus humiliante. Cécile n'aprouva ni ne contredit les raisonnements qu'il lui fit à ce sujet, se contentant, lorsqu'il eut fini, de lui présenter la seconde, et après l'avoir lue, il parla de monsieur Briggs, comme d'un avare, avide du bien d'autrui. Il la prévint des dangers auxquels son ignorance des affaires la laissoit en butte; elle lui avoua qu'elle ne savait absolument comment s'y prendre, et qu'elle se serait estimée trop heureuse qu'il eût été sur les lieux, pour pouvoir recourir à ses conseils. C'était là précisément ce qu'il attendait; dès que c'était elle qui l'en priait, il n'y avait plus lieu de lui soupçonner des vues intéressées. Il répondit que la situation dans laquelle elle se trouvait lui paraissait si critique, l'arrangement ou le dérangement total de ses affaires en dépendant absolument, qu'il tâcherait d'être à Londres en même temps qu'elle. Cécile le remercia beaucoup de cette attention, et résolut de

s'en rapporter à lui pour le placement et la disposition de sa fortune.

Il vit alors qu'il avait sur l'esprit de Cécile tout le crédit dont il avait besoin, et que n'ayant pas le moindre soupçon de ses vues, elle était persuadée qu'elles étaient droites et pures ; mais il connaissait trop le monde pour se flatter que le public en jugeât de même. Voulant donc éviter les conjectures que pourraient occasionner son voyage et son empressement à la suivre, il n'avait pas manqué d'en prévenir milady Marguerite., et lui en avait parlé de manière à lui faire désirer d'être de la partie.

La demoiselle Bennet, qui était le vil instrument de ses différents projets, et la méprisable complaisante de sa femme, s'était prêtée à réveiller la jalousie de miss Marguerite, en l'instruisant secrètement de l'intention qu'il avait de se rendre à Londres en même temps que Cécile, pour arranger ses comptes avec ses tuteurs. Elle prétendit qu'elle avait appris cette

nouvelle par hasard, et qu'elle avait cru que son attachement pour elle ne lui permettait pas de la lui taire, afin qu'elle prît ses mesures pour traverser les desseins de son mari, et empêcher par sa présence qu'il ne se livrât librement à tous ses goûts. Les infirmités de milady, qui augmentaient tous les jours, rendaient ce conseil difficile à suivre; mais la demoiselle Bennet se conformant aux instructions insidieuses qu'on lui donnait, employa auprès d'elle un motif irrésistible, en lui faisant sentir que monsieur Monckton redoutait beaucoup qu'elle n'eût envie d'aller aussi à Londres. Il n'en fallut pas davantage pour la décider à entreprendre cette course; et s'embarrassant fort peu de ce qu'elle en souffrirait elle-même, par l'espoir qu'elle avait de lui causer de la peine, son infidèle confidente trouva encore le moyen de l'engager à inviter Cécile à loger dans sa maison de Londres.

Monsieur Monckton, pour qui la feinte était presque devenue une nécessité, con-

naissant toute la malice de sa femme, affecta de paraître très-déconcerté à cette proposition, tandis que Cécile ne croyant point qu'il fût nécessaire de pousser la complaisance au point de s'imposer une pareille gêne, lui fit sur le champ ses excuses, et refusa son invitation. Monsieur Monckton, qui craignait qu'elle ne lui échappât, eut grand soin de lui représenter qu'elle était encore trop jeune pour avoir un logement particulier, sans être sous la conduite de quelqu'un à Londres; et il trouva moyen, sans paraître en avoir le dessein, de lui faire entendre qu'en faisant ce voyage, et n'y séjournant qu'avec des domestiques, elle donnerait lieu de soupçonner que le plan et les vues qu'elle se proposait étaient absolument différentes de celles qu'elle avait d'abord annoncées. Elle sentit très-bien qu'il voulait insinuer qu'on imaginerait qu'elle n'y allait que pour voir Delvile; cette idée prit assez sur son esprit pour qu'elle adoptât le parti qui plaisait à M. Monckton. Ainsi l'affaire

s'arrangea à la satisfaction de ce fourbe, qui possédait mieux que personne l'art d'amener les gens à son but, en leur laissant l'apparence d'agir par eux-mêmes. Il partit un jour avant les dames, quoiqu'il eût fort desiré de les accompagner; mais comme il ne lui était jamais arrivé de se rendre à Londres dans le même carrosse que milady, il ne voulut point fournir dans cette occasion à ses voisins et à ses domestiques un sujet de réflexions et de commentaires.

Cécile, forcée par cet arrangement de se contenter de la compagnie de milady et de la demoiselle Bennet, fit un voyage fort triste et fort désagréable, et ne resta que deux jours dans la capitale. Elle avait déjà jeté les yeux sur une famille à Bury, chez laquelle elle comptait se mettre en pension jusqu'à ce qu'elle pût habiter sa propre maison.

Milady, enchantée de l'idée qu'elle avait dérangé les projets de son mari, se ressentit à peine de la fatigue d'un voyage incommode et peu de son goût,

bien éloignée d'imaginer qu'elle ne faisait en cela que favoriser un projet qui le flattait, et qu'elle s'acquittait simplement du rôle qu'il lui avoit destiné.

CHAPITRE XII.

Surprise.

A PEINE Cécile fut-elle arrivée, qu'elle écrivit à Londres un billet à chacun de ses tuteurs, pour les prier, si rien ne s'y opposait, de permettre que leur entrevue eût lieu le lendemain. Elle reçut tout de suite les deux réponses suivantes.

La présente à Mademoiselle Cécile Beverley.

8 Novembre 1779.

MISS,

« J'ai reçu la vôtre de même date ; je ne » saurais venir demain, je viendrai mer- » credi le 10, et suis, etc.

JEAN BRIGGS.

A Miss BEVERLEY.

» M. Delvile est trop accablé d'affaires
» importantes, pour donner de rendez-
» vous avant d'avoir mûrement délibéré
» sur le temps où il peut le fixer. M. Del-
» vile fera savoir à miss Beverley le mo-
» ment où il lui sera possible de la voir.

Place Saint-James,
8 Novembre.

Ces lettres, qui caractérisaient si bien ceux qui les avaient écrites, qui dans toute autre occasion auraient diverti Cécile, ne servirent qu'à la tourmenter. Elle desirait fort de s'en retourner; elle aurait encore plus souhaité que son entrevue avec M. Delvile n'eût pas été différée; elle prévoyait que dans ce moment, où il était irrité contre elle, il ne manquerait pas de pousser la fierté et l'arrogance jusqu'à la grossièreté. Souhaitant cependant n'avoir pas besoin de les voir séparément, elle au-

rait voulu que ses deux tuteurs se fussent rencontrés ensemble et qu'après leur avoir parlé, ce qui ne pourrait se terminer alors, se finît ensuite par lettres. Elle écrivit de nouveau à M. Briggs pour l'informer du délai que demandait M. Delvile; elle le pria de ne point se donner la peine de venir qu'elle ne le fît avertir.

Deux jours s'écoulèrent sans qu'elle eût de leurs nouvelles; elle les passa presque toujours seule. Le troisième, dans la matinée, ennuyée de ses tristes et continuelles réflexions, ainsi que de l'aspect sombre, de la mauvaise humeur de milady, et encore plus des bassesses de la demoiselle Bennet, elle se rendit chez son libraire, pour voir les nouveaux ouvrages, et choisir, pour emporter avec elle en province, ceux qui lui paraîtraient le mériter. En entrant dans la boutique, elle trouva le libraire en conférence avec un homme très-mal vêtu, et fort enveloppé dans sa redingotte, qui paraissait s'entretenir très-sérieusement, et qui lui dit, précisément à l'instant où elle s'approcha: les conditions me sont

très-indifférentes ; car composer n'est point un travail pour moi : au contraire, j'en ai de tout temps fait mon principal amusement ; en conséquence, ce n'est point un vil salaire qui m'engage à choisir cette vocation. Ces paroles frappèrent Cécile, et elle fut encore plus étonnée du son de la voix qui les prononçait ; c'était celle de Belfield. Elle s'arrêta tout-à-coup pour le fixer. Le libraire l'ayant alors apperçue, fut à elle ; et Belfield, se tournant pour voir la personne qui les interrompait, fort interdit en l'appercevant, enfonça son chapeau sur ses yeux, et sortit brusquement.

Cécile très-étonnée d'une métamorphose si subite, et de ce qu'elle avait entendu, eut le plus grand desir de connaître la situation actuelle de Belfield ; et après avoir mis quelques livres à part, elle demanda si la personne qui venait de s'en aller, et qu'elle avait reconnue, à son discours, pour un auteur, avait déjà publié quelque chose. Non, madame, répondit le libraire, rien d'un peu impor-

tant ; on sait pourtant qu'il a donné quelques brochures auxquelles il n'a pas mis son nom ; et j'imagine que nous ne tarderons pas à voir sortir de la presse quelqu'ouvrage considérable de sa façon. — Il est donc occupé de quelque grande entreprise ? — Mais, non, ce n'est pas précisément cela. Peut-être à présent convient-il d'essayer, et de sonder le goût du public par quelque essai, par quelque production courte et badine, avant d'entreprendre un ouvrage sérieux. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a beaucoup de génie, et je suis persuadé qu'il donnera quelque chose de très-extraordinaire.

Cécile ne jugea pas à propos de pousser plus loin ses questions : elle se contenta de demander un exemplaire de ce qu'il publierait. La vue de Belfield lui avait rappelé l'aimable Henriette, que ses inquiétudes et ses chagrins avaient pour un temps effacée de sa mémoire ; elle ne s'était occupée que de Delvile, mais l'estime qu'elle avait toujours eue pour cette aimable fille, réveilla chez elle le

desir



desir de cultiver une liaison si long-temps négligée ; ses scrupules au sujet de Delvile n'existaient plus, et tout l'invitait à rechercher le seul plaisir qu'elle pût avoir. Elle se rendit dans la rue de Portland ; Henriette poussa un cri en la voyant ; elle eut peine à contenir sa joie et sa surprise, et courant à elle, la serra dans ses bras avec la plus vive émotion ; et tout de suite s'éloignant un peu d'un air timide et honteux, elle lui demanda humblement pardon de sa hardiesse. En vérité, ma chère miss Beverley, ce n'est point manque de respect de ma part ; mais j'ai été si aise de vous voir, que je me suis un peu oubliée.

Cécile enchantée d'une réception aussi cordiale, l'eut bientôt rassurée par les remerciements qu'elle lui fit de penser encore à elle, et lui prodigua à son tour les plus tendres caresses. Dieu nous soit en-aide, mademoiselle ! s'écria madame Belfield. Henriette, pourquoi tourmentez-vous ainsi mademoiselle ? Je ne vous avais jamais vue agir de cette manière. Miss

Beverley, madame, répondit sa fille, a la bonté de me pardonner; et j'ai été si surprise de la voir, qu'à peine ai-je su ce que je faisais.

Mademoiselle, dit madame Belfield, vous avez eu, du moins je le suppose, des nouvelles de mon fils? Il a disparu, et est allé personne ne sait où! Il a quitté la maison de ce seigneur, où il ne tenait qu'à lui d'être heureux comme un roi, et il erre dans le monde et sur la surface de la terre, sans qu'on sache pourquoi! Réellement, dit Cécile qui, l'ayant rencontré à Londres, en avait conclu qu'il était venu rejoindre ses parents; et ne vous a-t-il point informée du lieu qu'il habitait? Non, mademoiselle, non, s'écria madame Belfield; il ne m'a pas seulement dit où il allait, et il m'a caché soigneusement son dessein; car s'il m'en avait dit un mot, je serais encore capable de ne pas avaler une seule tasse de thé d'un an entier, qu'il ne fût rentré chez ce mylord, qui selon moi, n'a pas son pareil dans les trois royaumes; il a

envoyé ici vingt fois pour savoir de ses nouvelles : ce qui m'étonne d'autant moins, que j'ose dire que, tout mylord qu'il est, il ne trouvera pas si-tôt quelqu'un qui vaille mon fils.

Je suis fâchée, dit Cécile, de cette conduite de sa part ; mais je suis persuadée que vous ne tarderez pas à en recevoir des nouvelles.

Fatiguée déjà des propos aussi plats qu'indiscrets de madame Belfield, et ne voyant pas d'apparence de pouvoir s'entretenir en particulier avec Henriette, elle se leva pour prendre congé ; elle s'arrêta un instant dans le corridor pour lui demander quand il lui serait possible de la trouver seule. Henriette l'assura que si elle daignait se donner la peine de passer quelque jour dans la matinée, elles pourraient se voir plus à leur aise, et ajouta : en vérité, je le desire fort ; car je suis très-malheureuse, et n'ai personne à qui je puisse confier mes chagrins. Ah, miss Beverley, vous qui avez tant d'amis, et méritez d'en avoir encore un

plus grand nombre, vous ignorez combien il est dur de n'en point avoir!... Mais la manière étrange dont mon frère a disparu nous à presque mises au désespoir.

Cécile se préparait à la consoler par les assurances qu'elle se proposait de lui donner de sa santé et de son existence, lorsqu'elle fut interrompue par M. Albani, qui parut tout-à-coup. Henriette le reçut d'un air gracieux, et lui demanda pourquoi elle avait été si long-temps sans le voir; mais surpris de rencontrer Cécile, il s'écria sans lui répondre: pourquoi m'as-tu trompé? pourquoi me donner un rendez-vous dans une maison que tu savais devoir quitter? toi à qui les promesses ne coûtent rien; toi qui avais surpris mon estime; toi qui m'avais vainement présenté une perspective riante et flatteuse. Vous vous pressez trop de me condamner; répondit Cécile; si j'ai manqué à ma promesse, ce n'a point été un caprice ni un dessein de vous en imposer, mais un malheur réel et très-sensible, qui m'a mise hors

d'état de la tenir. Je serai cependant bientôt.... ou pour mieux dire, je suis actuellement à votre disposition ; vous n'avez qu'a me faire connaître ce que vous desirez. Je desire toujours, et en tout temps des secours de la part des gens riches ; car je ne cesse point de m'attendrir sur le sort des pauvres. Venez donc me trouver chez M. Monckton, lui dit-elle, et prenant congé d'Henriette, elle partit.

Ce n'avait pas été sans beaucoup de peine qu'elle n'avait pas communiqué ce qu'elle savait de Belfield à sa mère et à sa sœur, qui en étaient si fort inquiètes. Mais ignorant absolument son dessein, et sachant combien il souhaitait de rester caché, elle craignit que son trop d'empressement à le découvrir ne lui déplût, et elle crut que le parti le plus sage était de ne rien dire. Cependant, desirant abréger une incertitude aussi douloureuse, elle résolut de prier M. Monckton de tâcher de le découvrir.

Lorsqu'elle rentra chez lui, il était dans une situation d'esprit peu agréable.

L'absence de Cécile l'avait inquiété; il s'était flatté qu'habituée à prendre toujours ses conseils, elle ne ferait aucune démarche sans l'en prévenir, et comptait l'amener enfin au point de ne pouvoir plus se passer de lui. Il vit aussi avec une sorte de peine qu'elle eût cherché par cette sortie à dissiper son chagrin. Ce n'est pas qu'il souhaitât qu'elle s'ennuyât; mais il aurait voulu qu'elle ne reçût de consolation que de lui seul.

Cependant il était tout aussi essentiel pour lui de déguiser son mécontentement que ses espérances; et certain que ce n'était qu'en trouvant moyen de lui plaire qu'il pourrait se flatter de gagner son cœur, il eut soin, au retour de Cécile, de prendre un air plus ouvert: miss Beverley bien persuadée qu'elle ne lui devait que des égards, se conserva précieusement le droit d'agir par elle-même, desirant néanmoins de pouvoir dans l'occasion recourir à ses conseils. Elle lui dit d'où elle venait, la rencontre qu'elle avait faite de Belfield, l'inquiétude des parents,

et lui témoigna l'envie qu'elle aurait qu'il en fût informé. M. Monckton empressé de l'obliger, alla aussi-tôt le chercher, et lui dit en rentrant, que par le moyen du libraire, qui n'avait pas eu l'adresse de se défier de ses questions, il était parvenu à le découvrir, et l'avait invité à déjeûner pour le lendemain. Il l'avait trouvé, ajouta-t-il, occupé à écrire, et content de son sort. Il avait d'abord refusé son invitation, parce qu'il ne se croyait pas assez bien vêtu; mais lorsque M. Monckton l'eût plaisanté sur la vaine et la fausse gloire qu'il conservait encore, il l'avait assuré gaiement qu'il ne tarderait pas à s'en défaire, et qu'elle s'accordait peu avec sa philosophie, déclarant qu'il voulait absolument y renoncer, et malgré sa métamorphose, continuer à le voir comme auparavant.

Je n'ai pas cru devoir lui parler, continua M. Monckton, de l'inquiétude de sa famille; j'ai pensé que venant de vous, cet avis produirait plus d'effet. Comme vous en avez été témoin, vous la lui peindrez mieux.

Cécile fut très-reçonnaissante de cette complaisance, et elle jouit d'avance de la satisfaction qu'elle espérait procurer bientôt à Henriette, en lui rendant un frère qu'elle aimait et regrètait si vivement. En attendant, elle envoya chez M. Briggs, pour lui dire que M. Delvile se rendrait chez elle le surlendemain à midi, et qu'elle espérait qu'il voudrait bien s'y trouver.

CHAPITRE XIII.

Entretien.

M. Belfied arriva le lendemain. Il rougit beaucoup en se rappelant vraisemblablement la triste révolution que sa fortune avait éprouvée, et réfléchissant à son ajustement; quoiqu'il s'efforçât de déguiser ses sentiments sous une gaieté et une indifférence apparentes, la contrainte qu'il s'imposait donnait à ses manières un air tout-à-fait extraordinaire. M. Monckton le reçut avec politesse; et Cécile qui s'apperçut du combat qu'il y avait entre sa philosophie et sa vanité, affecta de l'accueillir avec la plus grande cordialité pour lui donner du courage, et le mettre un peu plus à son aise. Les amitiés de M. Monckton, la politesse et les égards de Cécile dissipèrent bientôt son inquiétude; il reprit sa

gaieté, et son esprit parut tout aussi brillant qu'il l'eût jamais été.

Je me flatte que cette bonne compagnie, dit-il en s'adressant à Cécile, connaît trop les usages pour critiquer mon déshabillé, qui est parfaitement dans le costume du corps auquel je me suis attaché; j'espère que vous voudrez bien le respecter, et le considérer comme une preuve évidente d'esprit et de savoir. Ce qu'il y a de sur, c'est que vous méritez notre admiration, répondit Cécile, pour savoir prendre aussi gaiement votre parti, et en plaisanter aussi agréablement que vous le faites. Ah! mademoiselle! ajouta-t-il plus sérieusement; ce n'est point de votre part que je dois attendre de l'admiration. Je devrais, au contraire, vous paraître le plus lâche et le plus inconséquent de tous les hommes. Il n'y a que très-peu de temps que j'ai rougi devant vous de ma misère, quoiqu'occupé d'une manière plus utile que lorsque vous m'avez vu dans l'aisance; cette honte une fois surmontée, une autre tout aussi déplacée lui a succédé;

avant-hier encore, j'ai de nouveau paru confus de ce que vous m'aviez trouvé dans un état tout différent, quoique je n'eusse quitté l'autre que parce qu'il m'avait paru mal choisi. On dirait que la nature humaine est susceptible d'une légèreté et d'une inconstance que rien ne serait capable de vaincre!

Votre façon de penser a furieusement changé dans l'espace d'un an, reprit Monckton. Aigri par les disgraces, répondit-il, je parle peut-être avec trop d'humeur; malgré cela, ma façon de penser n'a pas beaucoup changé. La félicité est plus commune, et nous est dispensée plus libéralement que nous ne sommes portés à le reconnaître; ce n'est que le bon sens qui nous est donné avec poids et mesure; notre portion de ce dernier est si peu considérable, que lorsque le bonheur est à notre portée et devant nos yeux, nous ne prenons jamais la route qu'il nous présente. Telle a été ma conduite; je le croyais éloigné, entouré d'épines et de périls, tandis que tout ce

que je pouvais desirer était immédiatement sous ma main. Il faut avouer, reprit M. Monckton, après tout ce que vous avez souffert de la part de ce monde, dont vous preniez ordinairement la défense, qu'on a peu de raison d'être surpris que vous ayez un peu changé à son égard. Je reconnais pourtant, quelles qu'ayent été mes peines, répondit-il, que je me les suis en général attirées par mon étourderie et mes caprices. Ma dernière entreprise, sur-tout, dont je me promettais le plus de satisfaction, était peût-être la plus imprudente de toutes. Je n'avais point considéré combien la vie que j'avais menée jusques-là m'avait mis hors d'état de tenter une pareille expérience, combien j'avais été énervé par une oisiveté habituelle, et combien mes forces répondaient peu à ma résolution. Nous pouvons entreprendre de combattre certains préjugés, notre constance et notre fermeté sont souvent propres à les détruire; mais on ne saurait jamais vaincre ceux que nous avons sucés avec le lait,

lait, et qui ont été fortifiés par l'éducation.

Ne voulez-vous donc pas, lui demanda Cécile, à présent que votre expérience vous a si mal réussi, retourner dans le sein de votre famille, et reprendre le genre de vie auquel vous aviez renoncé? Vous parlez de ces deux choses, et vous les confondez, repartit-il en souriant, comme si elles vous paraissaient inséparables; et la crainte que j'ai que mes parents ne les regardent du même œil, m'a fait redouter de les revoir, n'aimant point à m'exposer aux contradictions, et ne pouvant embrasser une seconde fois le genre de vie qui leur ferait le plus de plaisir. J'ai renoncé à ma chaumière, ce qui n'empêche pas que mon indépendance ne me soit aussi précieuse que jamais; tout ce que l'expérience m'a appris, est de la conserver par ces occupations auxquelles mon éducation m'a rendu propre, au lieu de la chercher imprudemment par la seule voie qu'elle semble m'avoir interdite.

Qu'est-ce donc que cette indépendance, s'écria M. Monckton, qui a si fort exalté votre imagination? Un vain songe, produit par des idées romanesques, qui n'existe point dans la nature, et est absolument incompatible avec l'ordre ordinaire des choses. Dans les pays sauvages, ou dans des temps d'anarchie, l'indépendance peut-être existe pendant quelques instants; mais dans un gouvernement régulier, elle n'est que pure illusion. Il est absolument nécessaire qu'une partie de la société soit subordonnée à l'autre. Le soldat n'a pas plus besoin de l'officier que ce dernier n'a besoin de lui, ni le vassal du seigneur, plus que le seigneur du vassal. Les riches sont redevables de leurs distinctions, de leur luxe, aux pauvres, autant que les pauvres le sont de leur salaire et de leur subsistance aux riches.

Si vous considérez l'homme comme un simple automate, reprit Belfield, et eu égard à ses opérations animales, vous avez certainement raison de le traiter

d'être subordonné et dépendant ; puisque les aliments dont il ne peut se passer pour vivre, ne sauraient être tous cultivés et préparés de ses propres mains. Observé néanmoins sous un jour plus favorable et sous un plus noble aspect, il ne mérite point une épithète aussi humiliante. Parlez-en donc comme d'un être doué de sensibilité et d'intelligence, dont l'amour-propre peut être révolté, qui a des nerfs flexibles, un honneur à satisfaire, et une âme immortelle ! . . . . Comme tel n'a-t-il pas le droit de s'attribuer la liberté de penser ? et ne peut-il pas l'étendre jusqu'à celui de parler ?

Je regarde comme indépendant, continua-t-il avec énergie, l'homme qui, n'ayant pas plus d'égards pour les grands que pour les petits, en agit également avec les uns et les autres ; qui ne tire aucune vanité de ses richesses, et ne rougit point de sa pauvreté.

Il est sûr que vous ne devez pas vous attendre à former un grand nombre de liaisons, si ceux avec lesquels vous vous pro-

posez de vivre doivent être exactement conformes à la description que vous venez de nous en faire. Mais est-il possible que vous imaginiez pouvoir conserver des idées de cette espèce? et quel est l'homme d'esprit qui pourrait vivre au milieu du monde avec des principes aussi austères?

Je me les suis non-seulement imposés, répliqua Belfied, mais je les ai déjà pratiqués. Et loin qu'ils m'ayent paru durs, je ne me suis jamais trouvé aussi heureux. Actuellement, quoique pauvre, j'ai choisi par nécessité le genre de vie que j'aurais adopté si j'avais été riche; mon occupation est devenue mon amusement. Dès ma plus tendre jeunesse, jusqu'à ce moment, la littérature a été mon étude favorite, la récréation de mes heures de loisir, et celle dont je m'étais promis de l'avancement. J'avoue que mon penchant pour elle a été si peu réglé, que je pourrais avec quelque raison le regarder comme la source des disgraces que j'ai essuyées. Il s'est opposé à mes succès en m'inspirant un dégoût marqué pour toute autre occupation. Il a été

la cause de l'inconstance qu'on m'a reprochée, parce que je l'ai toujours préféré à tout. Il m'a plongé dans la détresse, il m'a causé les plus grands embarras, et m'a conduit au bord du précipice, en me faisant négliger les moyens de pourvoir à mes besoins ; et néanmoins jamais jusqu'à présent je n'avais pensé qu'il pût servir à ma subsistance.

Je suis charmé, monsieur, lui dit Cécile, que vos diverses tentatives ayent enfin abouti à un projet qui vous promet tant de satisfaction. Je suis sûre pourtant que vous le communiquerez à votre mère et à votre sœur, car personne au monde ne prend le même intérêt, ni ne sera plus touché qu'elles de votre félicité.

Vous leur faites le plus grand honneur, mademoiselle, en daigant vous intéresser à ce qui les regarde. Mais, à vous parler franchement, ce qui me paraît à moi un bonheur, pourrait bien ne pas l'être à leurs yeux. Elles ont regardé mon élévation, quelque peu vraisemblable qu'elle fût, comme certaine ; et avec une simplicité in-

croyable, elles ont imaginé que rien n'était au-dessus de mon mérite, que tout était à ma disposition. Quoique leurs espérances fussent chimériques, ce n'est qu'avec peine que je les vois trompées ; et je n'ose point être témoin des gémissements et des larmes qu'il leur sera sûrement impossible de retenir en me voyant.

C'est donc par délicatesse, repartit Cécile, que vous vous montrez cruel ; et par affection pour votre mère et pour votre sœur, que vous leur laissez croire que vous les avez oubliées? Ce reproche avait quelque chose de fin, et il était tourné précisément de manière à faire effet sur l'esprit de Belfied qui, en sentant toute la force, s'écria : il me semble que j'ai tort....je vais dans le moment les voir. Cécile s'empressa d'applaudir à ce premier transport. Elles n'éprouveront jamais, lui dit-elle, de plus vive mortification que celle que leur cause votre absence volontaire ; et dès qu'elles sauront que vous êtes heureux, elles ne tarderont pas à être contentes du genre de vie que vous avez choisi, et qui vous a rendu tel. Heureux! repartit-il avec feu. Oh! je

me crois en paradis ; la région que je viens de quitter était inculte et barbare, et celle où je me trouve est polie, éclairée et civilisée. La vie que j'ai menée dans la chaumière que j'ai abandonnée, était celle d'un sauvage, sans la moindre communication avec personne, sans le secours des livres ; mon esprit renfermé en lui-même se trouvait privé de toutes ressources ; une nourriture grossière et le sommeil étaient mes seules jouissances. Fatigué d'une existence qui me plaçait au niveau de l'animal, j'étais honteux de m'en trouver si rapproché ; et prêtant l'oreille aux conseils de ma raison, j'ai renoncé à ce projet peu réfléchi. Je me suis rendu à Londres, j'y ai loué une chambre, j'ai envoyé chercher de l'encre, des plumes et du papier. Jusqu'à présent je n'ai encore publié que des bagatelles, le libraire ne les a point dédaignées. Je me suis par conséquent trouvé tout de suite établi ; et comparant mes nouvelles occupations avec celles que je venais de quitter, je me suis cru tout-à-coup, d'un animal privé d'intelligence, transformé en un être raisonnable.

Mais, monsieur, dit Cécile, n'étiez-vous pas dernièrement aussi enthousiasmé de votre chaumière et de vos occupations champêtres?... Je l'avoue, mademoiselle, mais en cela ma philosophie m'abusait: dans mon empressement à me dérober à l'humiliation et à la servitude, j'avais cru que le travail et la retraite me procureraient le bonheur et la liberté; mais j'oubliais qu'un esprit qui avait commencé par acquérir des connaissances, aurait peine à s'accoutumer à ne plus recevoir d'instruction; ajoutez à cela que l'approche de l'hyver m'a fait encore mieux connaître mon erreur. Le temps devenait sombre et froid; peu en état de me préserver de la rigueur de la saison, tous mes membres se ressentaient de son influence, et je me trouvais privé de mille commodités, dont tant que j'en avais joui, la valeur m'était peu connue. Obligé de me lever à l'aube du jour, gelé, morfondu, et sans avoir rien pour me réchauffer! point de feu dans la chaumière, et le soleil se cachant au dehors! forcé, quelque temps qu'il fît, de sortir

pour travailler en plein air, et m'occuper d'ouvrages rudes, pénibles et grossiers!... Je sentis qu'il m'était impossible de supporter ces fatigues, et quoique malgré moi, j'ai été forcé d'y renoncer. Il se leva alors pour prendre congé.

Vous vous en allez donc, monsieur, dit Cécile, voir tout de suite mademoiselle Belfied! Non, mademoiselle, répondit-il après avoir un peu hésité, pas précisément dans ce moment; demain matin peut-être... Actuellement il est tard; et j'ai affaire pour tout le reste de la journée. Je dois vous avouer que, quoique dans un premier mouvement j'aye pensé à m'aller présenter à elle et à ma mère, actuellement que je suis un peu plus de sang-froid, je voudrais fort m'épargner l'embarras de leur apprendre ma situation; et je me propose, avant de les voir, de leur écrire pour les en prévenir. — Vous ne manquerez donc pas de les voir demain? — Certainement.... Du moins je l'espère. — Vous auriez, en vérité, tort d'y manquer. Je compte aller chez elles dans la journée, et je leur annoncerai votre visite.

Voilà, dit M. Monckton lorsqu'il fut sorti, un homme bien inconstant, et d'un caractère singulier, quoique plein de talents et de génie. Si son imagination était moins vive, moins exaltée et mieux réglée, il n'y a rien au monde à quoi il ne fût propre; il ne tiendrait qu'à lui d'embrasser la profession qu'il jugerait convenable, et qui lui plairait le plus; il ne saurait manquer de s'y distinguer.

Je n'avais point encore connu, répliqua Cécile, jusqu'au moment où j'ai vu ce jeune homme, tout le mérite de la persévérance. M. Belfield a des talents, l'attachement le plus sincère à la vertu, des manières très-distinguées; et malheureusement il ne saurait ni agir conséquemment, ni être long-temps heureux.

Cécile se rendit dans la journée chez madame Belfield qu'elle trouva avec sa fille; ne voulant pas les alarmer, elle adoucit ce qu'elle avait à dire de désagréable relativement au genre de vie que Belfield venait d'embrasser, en commençant par les assurer qu'elles ne tarde-

raient pas à le voir. Elle leur conseilla de ne point lui témoigner toute leur sensibilité à ses malheurs, parce qu'il pourrait croire qu'elles lui reprocheraient sa mauvaise conduite, et leur représenta que, lorsqu'il serait une fois réuni avec sa famille, il leur serait facile de l'engager peu à peu et imperceptiblement à suivre un vocation moins précaire et plus utile que celle qu'il avait embrassée. Après leur avoir dit tout ce qu'elle crut devoir leur apprendre, mêlant à son récit des conseils et des consolations, elle termina sa visite; car la douleur de madame Belfield en apprenant la situation actuelle de son fils, fut si bruyante et si difficile à contenir, qu'elle ne fut plus étonnée que Belfield n'eût pas le courage de s'y exposer, et n'ayant aucun espoir de pouvoir consoler la tendre Henriette qui pleurait amèrement la disgrace de son frère, elle se contenta de lui promettre, qu'avant son départ de Londres, elle la reverrait.

Le reste de la journée se passa dans de tristes réflexions sur l'entrevue qu'elle

devait avoir le lendemain avec M. Delvile. Elle desirait ardemment de savoir si son fils avait quitté le royaume, et si madame Delvile, qui dans sa propre lettre parlait de sa santé en termes assez alarmants, était rétablie. Cependant elle n'osait même penser à lui faire de questions à ce sujet, puisqu'elle avait d'ailleurs toutes les raisons de s'attendre à des reproches de sa part.

Fin du huitième livre.

LIVRE

LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

Dispute.

MONSIEUR Monckton sortit de bonne heure le lendemain, pour éviter de manifester, même à Cécile, son inquiétude relativement au compte qu'on devait lui rendre de sa fortune, et à l'arrangement de ses affaires. Il lui recommanda très-expressément de ne faire aucune mention de sa dette considérable, qui, quoique contractée par les motifs les plus généreux, ne pourrait qu'être blâmée, et lui attirer des reproches, sur-tout lorsqu'ils sauraient que cet argent avait été donné en pure perte.

M. Briggs arriva à l'heure indiquée. Après avoir fait quelques reproches sur les dépenses extraordinaires qu'elle lui avait occasionnées lorsqu'elle devait loger chez lui, il lui dit que ses comptes étaient dressés, et qu'il les lui remettrait à l'instant qu'elle les demanderait; il lui conseilla en même temps de ne point se charger elle-même du soin de faire valoir ses fonds, et lui offrit de les administrer jusqu'à son mariage. Cécile, après l'avoir remercié de cette offre, l'assura qu'elle comptait lui témoigner sa reconnaissance de toutes les peines qu'il avait bien voulu se donner jusqu'alors, et ne voulait point l'embarrasser plus long-temps de ses affaires. Il contesta long-temps et vivement avec elle sur cette matière. Elle ne pourrait, disait-il, éviter les piéges que les frippons lui tendraient, qu'en se confiant à lui, et lui apprenant à combien les profits qu'il avait tirés de son argent se montaient déjà, il lui demanda comment elle s'y prendrait pour les augmenter encore.

Cécile, quoique prévenue contre lui par M. Monckton, ne sut trop comment lui répondre, Convaincue néanmoins qu'il n'y avait plus qu'une très-petite partie de la somme en question qui lui appartînt, elle ne pouvait accepter ses offres. Il fut pourtant si obstiné, et il lui fut si difficile de traiter avec lui, qu'elle prit à la fin le parti de le laisser parler sans lui répondre, et de prier M. Monckton de vouloir bien agir en son nom.

Elle n'était point fâchée que cette conférence fût interrompue, mais elle fut un peu étonnée de voir entrer Albani. Sa visite dans ce moment lui fit plus de peine que de plaisir: les affaires qu'elle avait à traiter avec ses tuteurs étaient de nature à desirer que leur conférence ne fût pas interrompue, et Albani n'était point un homme qu'elle pût conduire. Elle n'avait pris aucune précaution pour se mettre à l'abri des importuns, le peu de connaissance qu'elle avait à Londres ne lui donnant pas lieu de s'attendre à recevoir des visites. Il s'approcha de Cé-

cile avec beaucoup de gravité, paraissant ne savoir s'il devait lui parler sévèrement ou avec douceur. Je reviens, lui dit-il, encore une fois éprouver ta sincérité. Veux-tu me suivre, et venir où le malheur t'appèle? malheur que ta charité pourrait alléger.

Je suis très-fâchée, répondit-elle, que dans ce moment cela me soit absolument impossible. Encore, s'écria-t-il d'un air sévère et mécontent, encore! tu trompes une seconde fois mes espérances! Pourquoi me jouer ainsi? Pourquoi flatter un esprit faible et épuisé, pour lui faire ensuite mieux sentir sa crédulité déplacée? Ou pourquoi, après m'avoir persuadé que tu étais l'ange que je cherchais, me désabuser si cruellement? En vérité, répartit Cécile très-sensible à ce reproche, si vous saviez la perte cruelle que je viens de faire..... Je la connais, s'écria-t-il; j'y ai été sensible. Tu as perdu une ancienne et fidèle amie; tu auras raison de la pleurer toutes les fois que le soleil se couchera; car il se lèvera en vain, et ne

la réparera pas. Mais est-ce là une raison valable pour t'exempter de secourir tes semblables ? La vue de la mort est-elle un motif assez puissant pour te refuser à la pitié ? Ne doit-elle pas au contraire l'exciter, et t'engager à t'acquitter de ce qu'elle exige de toi ? Et ton expérience, qui t'a fait connaître combien la vie est courte, n'a-t-elle pas dû t'apprendre que tout ici bas n'était que vanité, et qu'on ne pouvait trop tôt se préparer à sa fin ? — Cela peut être ; mais ma douleur à cette époque ne m'a permis de penser qu'à moi. — Et actuellement t'occuperais-tu d'autre chose ? — Probablement de la personne que j'ai perdue, dit-elle en souriant. Cependant, vous pouvez m'en croire, j'ai dans ce moment des affaires très-sérieuses. — Excuses frivoles, qui ne signifient rien, et auxquelles on ne manque jamais de recourir ! Quelle affaire pourrait être aussi importante que celle de soulager ton semblable ? — J'espère, répondit-elle d'un air satisfait, que je ne négligerai point de m'acquitter de ce de-

voir ; mais pour ce matin il faut que je vous prie de vous charger de la distribution de mes aumônes. Elle tira alors sa bourse. Cécile lui demanda ce qu'il voulait qu'elle lui donnât. — Une demi-guinée, lui répondit-il. — Cela suffira-t-il ? — Pour ceux qui n'ont rien, c'est beaucoup. Par la suite, il ne tiendra qu'à vous de leur faire de nouvelles charités. Venez seulement, voyez leur misère, et vous desirerez de leur donner tous les secours qui dépendront de vous.

M. Briggs appercevant alors la demi-guinée qu'elle tenait encore, ne put se contenir plus long-temps ; vous serez bientôt ruinée, s'écria-t-il, volée, dépouillée ; une demi-guinée à la fois ! ....

O cruauté d'une parcimonie portée à l'excès ! s'écria Albani. Murmures-tu de ce présent, qui n'est qu'un prêt fait par celle qui en possède des milliers, à des malheureux qui ont moins que rien ; qui, pour se rassasier, payent aujourd'hui le pain qu'ils achètent de l'argent qu'ils ont emprunté hier de la charité ; qui, pour

se soustraire aux horreurs de la faim, sollicitent ce que les riches ignorent presque posséder, et qu'ils donnent sans rien diminuer de leur opulence ? — Plait-il ? s'écria M. Briggs recouvrant son sang-froid par les efforts qu'il fit pour comprendre un discours auquel ses oreilles n'étaient point accoutumées ; que dites-vous ? — Si l'adversité t'implore vainement, continua Albani ; si ton cœur est fermé aux supplications de l'indigent, que ses pleurs l'endurcissent, et que rien ne soit capable de l'émouvoir, souffre du moins qu'un être encore dans toute sa pureté, qui jouit encore de sa première innocence, que la douleur et l'affliction trouvèrent toujours sensible, et ne manquèrent jamais d'enflammer du feu de la charité, paye par une très-petite portion de son immense fortune un tribut généreux qui prouve sa reconnaissance, afin que la providence ne renverse pas l'état actuel des choses, et qu'elle ne soit pas à son tour dans le cas d'attendre des secours de ceux à qui elle en accordait.

Cette conversation allait continuer lorsque M. Delvile entra dans l'appartement, la tête haute, et d'un air des plus avantageux. Il ne fit pas la moindre excuse à M. Briggs de ce qu'il arrivait long-temps après l'heure convenue; et s'étant avancé, sans jeter les yeux ni à droite ni à gauche, il dit: comme je n'ai jamais été chargé de rien, j'aurais fort bien pu me dispenser de venir ici; mais mon nom se trouvant dans le testament du doyen, et m'étant rencontré une ou deux fois avec les autres exécuteurs dont il y est fait mention, j'ai cru remplir un devoir envers mes propres héritiers, et prévenir par-là toutes les recherches et toutes les difficultés qu'on aurait pu leur susciter par la suite.

Ce discours n'était adressé à personne en particulier, quoique destiné pour toute l'assemblée, et paraissait n'avoir d'autre but, en flattant sa vanité, que de s'excuser de ne s'être pas refusé à cette entrevue.

M. Delvile et M. Briggs, tous deux fatigués et tous deux pressés de finir,

arrangèrent en moins de cinq minutes les affaires qui faisaient l'objet de leur assemblée, après avoir employé plus d'une heure à convenir entr'eux de leur nature. Après quoi, M. Briggs, disant qu'il était attendu, et ne pouvait s'arrêter plus long-temps, remettant à un autre moment à régler ses comptes, promit qu'il verrait de nouveau Cécile. M. Delvile resta seul avec Cécile. Après une assez longue pause, il la déconcerta et la surprit également par le discours suivant: comme il est probable que ce moment sera le dernier, où je me trouverai tête-à-tête avec vous, miss Beverley, pour traiter d'affaires, je ne saurais, sans me manquer à moi-même, ainsi qu'aux égards que je conserve pour la mémoire du doyen votre oncle, m'empêcher, en me dépouillant entièrement des fonctions de l'emploi dont il avait jugé à propos de me charger par son testament, de m'acquitter des obligations que j'imagine qu'il m'impose, en vous donnant quelques conseils relativement à votre futur établissement.

Ce préambule n'était guères propre à ranimer Cécile : il lui annonçait qu'elle allait entendre des choses dont son amour-propre ne pourrait qu'être alarmé et qui lui feraient nécessairement de la peine.

Le grand nombre d'affaires dont je suis accablé, continua-t-il, ne me permettra pas de m'étendre beaucoup dans les remontrances que j'ai à vous faire ; et peut-être trouverez-vous que j'entre un peu brusquement en matière : mais j'espère que vous m'excuserez. Cécile dédaigna de flatter sa vanité par le moindre compliment : elle garda un profond silence ; et après qu'ils furent tous deux assis, il poursuivit : Vous êtes actuellement d'un âge où il est ordinaire aux jeunes personnes de votre sexe de desirer un établissement. Votre fortune est si considérable, qu'elle vous met à l'abri de ces difficultés qui s'opposent aux prétentions, dans ce siècle prodigue et corrompu, de celles qui en sont moins bien partagées. J'aurais eu une espèce de satisfaction, dans le temps où je vous regardois

encore comme ma pupille, de vous voir convenablement mariée; mais comme ce temps est passé, tout ce que je peux faire, c'est de vous donner quelques avis généraux que vous serez la maîtresse de suivre ou de rejeter à votre gré. En vous les donnant, je me satisferai moi-même, sans me rendre responsable en rien de ce qui pourra s'en suivre. Il s'arrêta, et Cécile eut moins envie encore de profiter de l'occasion qui se présentait de parler à son tour. Néanmoins, quoique, comme j'ai cherché à vous le donner à entendre, les jeunes personnes riches puissent avoir peu de peine à se procurer des établissements, elles ne doivent pourtant pas négliger de s'assurer des partis sortables qui se présentent, ni se croire certaines d'obtenir toujours ceux qu'elles pourraient desirer, quoique d'un rang au-dessus de leur naissance.

Cécile rougit extrêmement à ce reproche indirect, et sentant augmenter à chaque instant son mécontentement, elle résolut de conserver sa dignité, ou, du moins,

d'empêcher qu'il ne s'apperçût de l'effet que sa hauteur produisait sur elle.

Les propositions du comte Ernolf, continua-t-il, ont toujours eu mon approbation : vous avez certainement eu tort de refuser l'occasion de vous établir aussi avantageusement et aussi honorablement. La clause du changement de nom pouvait lui être indifférente, puisque le sien n'a commencé à exister que depuis un siécle, et qu'il n'est lui-même distingué que par son titre. Il est encore, et je suis autorisé à vous l'assurer, disposé à renouveler ses poursuites. J'en suis fâchée, monsieur, répondit Cécile froidement. — Vous avez peut-être quelqu'établissement plus avantageux en vue? — Non, monsieur, repartit-elle vivement ; je n'en desire pas même. — Dois-je donc en conclure qu'une alliance moins honorable serait plus de votre goût, et pourrait vous plaire ? Il n'y a aucune raison pour en rien conclure, monsieur ; je suis satisfaite de ma situation, et n'ai actuellement ni l'intention ni l'occasion d'en changer. Je m'apperçois,

m'apperçois, sans m'en étonner, de l'éloignement que vous avez pour discuter ce sujet : je ne pense pas non plus à vous y engager ; je me contenterai de vous donner encore un seul avis ; après quoi, je vous laisserai. Les jeunes personnes d'une fortune aussi considérable que la vôtre, qui se trouvent de bonne heure indépendantes et maîtresses de leurs actions, sont quelquefois assez portées à croire qu'elles peuvent impunément faire ce qui leur plaît ; mais elles se trompent : elles sont tout aussi exposées à la censure que les plus indigentes. — J'ose croire, monsieur, repartit Cécile, que cet avis est plus relatif à ma situation qu'à ma conduite. — Je ne prétends point, miss, discuter à fond cette matière : c'est à vous à profiter de ce que je vous ai dit. Je ne veux simplement que vous observer que, lorsque de jeunes personnes de votre âge n'ont pas la plus grande circonspection à prévenir ce qui pourrait porter la moindre atteinte à leur réputation, elles s'en re-

pentent ordinairement pendant le reste de leur vie.

Il se leva alors pour sortir : mais Cécile, aussi révoltée que surprise, lui dit : permettez, monsieur, que je vous prie de vous expliquer. Certainement, répondit-il, ce sujet devrait m'être très-indifférent : cependant, comme par le choix du doyen votre oncle, j'ai été quelque temps votre tuteur, je ne peux m'empêcher de faire mon possible pour prévenir la moindre indiscrétion de votre part, et vos fréquentes visites chez un jeune homme.. Grand dieu! monsieur, s'écria Cécile en l'interrompant, que voulez-vous donner à entendre par là ? — Cela ne saurait absolument, ainsi que je viens de vous le dire, m'intéresser en rien, quoique je souhaitasse fort vous voir en de meilleures mains. Je n'imagine cependant pas que vous ayez pu vous résoudre à de pareilles démarches sans avoir formé votre plan, et je vous conseille, sans perte de temps, de vous en occuper sérieusement, de réfléchir à ce que vous allez faire. —

J'aurais beau réfléchir pendant des siécles, monsieur, s'écria Cécile, jamais je ne pourrais comprendre ce que vous me dites. — Vous ne vous souciez pas sans-doute, reprit-il fièrement, de m'entendre : mais ma tâche est finie. S'il m'avait été possible de vous être utile auprès de mylord Derfort, malgré ma répugnance à me charger de nouveaux embarras, j'aurais fait un effort pour ne pas vous refuser ; mais ce jeune homme, qui est moins que rien..... me paraît une liaison très-imprudente... — Quel jeune homme, monsieur ? — Je ne peux rien vous en dire ; je ne sais ce qu'il est, et il serait fort étonnant que je le connûsse ; mais comme on m'avait précédemment parlé de votre penchant pour ce jeune homme, ayant su depuis que mon domestique, pour vous trouver, avait été obligé de vous aller chercher chez lui, et la visite qu'il vous a rendue lui-même ce matin, toutes ces circonstances sont peu propres à me faire changer de façon de penser.

C'est donc M. Belfield, monsieur, qui

donne lieu à ces propos fondés sur des circonstances aussi peu décisives, et qui ne sont qu'un pur effet du hasard ? Ce n'est point ma coutume, s'écria-t-il arrogamment, et très-irrité de sa réponse, de croire trop légèrement, ou même sans de forte raisons ; ainsi donc, ce que j'ai une fois adopté se trouve assez ordinairement vrai. Ne vous méprenez pourtant pas sur ce que je vous ai dit, et n'allez pas soupçonner que je cherche à m'opposer à votre mariage : au contraire, il aurait bien mieux valu, pour l'honneur de ma famille, que vous eussiez été établie il y a une année. Je n'aurais pas alors été exposé à l'humiliation de voir un fils, l'espérance de ses parents, l'unique rejeton d'une des plus anciennes maisons du royaume, sur le point de démentir sa naissance, ni une femme de la première distinction ruiner sa santé, et devenir assez malade pour qu'on ne puisse plus se flatter qu'elle parviène jamais à se rétablir parfaitement.

L'émotion de Cécile était trop forte

pour qu'elle pût la cacher ; elle changea plusieurs fois de couleur ; tantôt elle rougissait de colère, et la crainte ensuite la faisait pâlir ; elle se levait, elle tremblait et s'asseyait ; elle se relevait encore, et ne sachant que faire ni que dire, elle se remit sur sa chaise. M. Delvile, la saluant alors d'un air de protection, lui souhaita le bon jour. Ne partez pas encore, monsieur, s'écria-t-elle en balbutiant ; permettez auparavant que je vous prouve votre erreur au sujet de M. Belfield..... Mon erreur, mademoiselle, répondit-il en sonriant dédaigneusement, n'est peut-être pas si facile à démontrer que vous l'imagineriez bien ; il me reste encore d'autres doutes qui vous feraient vraisemblablement tout autant de peine ; mais je crois qu'il convient d'éviter de nouvelles explications. Je ne cherche point à les éviter, repartit-elle, cette nouvelle injure lui ayant rendu tout son courage ; je ne les crains point ; au contraire, il me convient de les demander.

Cette intrépidité de la part d'une jeune

personne, reprit-il ironiquement, est certainement très-louable ; et comme vous êtes bien réellement maîtresse de vos actions, vous n'avez, en dissipant une grande partie de votre fortune, rien fait que ce que vous avez indubitablement le droit de faire. Moi ! s'écria Cécile confondue, j'aurais dissipé une grande partie de ma fortune ! — C'est peut-être là encore une autre erreur ? Je n'aurais jamais été aussi souvent trompé. Et vous n'auriez donc contracté aucune dette ? — Contracté des dettes, monsieur ? — Non ; mon intention n'est point de me mêler de vos affaires. Bon jour, mademoiselle. — Je vous prie, je vous conjure, monsieur, de vouloir vous arrêter ! .... Que je comprène du moins ce que vous voulez me faire entendre, soit que vous daigniez ou que vous refusiez de prêter l'oreille à ma justification. — Oh ! je me suis trompé à ce qu'il paraît ; j'ai été mal informé ; on m'a induit en erreur ; et il est faux que vous ayez reçu ou emprunté de l'argent d'un juif ? Vous n'avez contracté

aucune dette pendant votre minorité ? Et votre fortune, actuellement que vous avez atteint votre majorité, est claire, et n'est grévée d'aucune charge ?

Cécile, qui commençait alors à le comprendre, lui répondit tout de suite : voudriez-vous parler, monsieur, de l'argent que j'ai emprunté le printemps passé ? — Oh ! non, en aucune manière. Je conçois que ce n'est qu'une erreur de ma part ! Et il s'avança vers la porte.

Ecoutez-moi seulement un instant, monsieur, s'écria-t-elle vivement en le suivant ; puisque cette affaire vous est connue, ne refusez pas d'apprendre la fatalité qui m'a forcée à recourir à cet expédient. Cet argent avait été emprunté pour M. Harrel ; c'est la pure vérité, et je ne l'avais pris que pour lui — Ah ! c'était pour M. Harrel, dit-il arrogamment, et affectant de la croire ; cette démarche était plus malheureuse qu'imprudente. Votre serviteur, mademoiselle. Et il ouvrit la porte. — Vous refuserez donc de m'entendre ? vous ne voulez pas

me croire? s'écria-t-elle hors d'elle-même.
— Une autre fois, mademoiselle; j'ai pour le moment des affaires pressées qui ne le permettent pas.

CHAPITRE II.

Soupçon.

CÉCILE se trouva, après son départ, dans l'état le plus cruel. Le mépris avec lequel elle avait été traitée pendant toute cette conférence approchait assez de l'insulte, et les accusations par lesquelles elle s'était terminée ne l'irritèrent pas plus qu'elle ne la surprirent.

La commission dont le docteur Lyster avait été chargé de sa part, lui avait déjà donné lieu de soupçonner qu'on avait inspiré à M. Delville un préjugé qui lui faisait encore plus de tort dans son esprit que ses liaisons avec son fils. Elle venait d'apprendre quel était ce préjugé, sans avoir pourtant découvert d'où il l'avait; elle voyait qu'il était informé qu'elle avait emprunté de l'argent d'un juif, sans qu'on lui eût dit que c'était pour M. Har-

rel, et qu'il avait su les visites qu'elle faisait dans la rue de Portland, sans paraître instruit que Belfield eût une sœur. Deux accusations de cette nature, si sérieuses en elles-mêmes, et si préjudiciables à sa réputation, la saisirent d'horreur et de consternation, et servirent même, en quelque manière, à lui faire excuser sa conduite injurieuse.

Comment de pareils rapports, aussi faux et aussi calomnieux, s'étaient accrédités, et par quelles voies obscures on avait trouvé moyen de les faire parvenir jusqu'à M. Delvile; c'est ce qu'il lui était impossible de deviner. Elle était sûre que ce ne pouvait être l'effet d'un pur hasard, puisque ces deux objets avaient quelque chose de vrai et de spécieux; quoique les faits eussent été cruellement altérés, et qu'en les dénaturant on les eût aggravés. Ces réflexions la conduisirent insensiblement à considérer qu'il n'y avait que très-peu de gens qui eussent non-seulement quelqu'intérêt, mais même la faculté de publier de pareilles

calomnies ; elle ne se rappelait pas d'avoir jamais parlé à personne de ses liaisons avec la famille Belfield ; car elle ne savait point qui étaient celles qui la fréquentaient, et aucun de ses amis ne la connaissait. Comment était-on donc parvenu à l'instruire qu'elle la visitait souvent ! comment avait-on inventé que c'était par égard pour le fils ! Elle était sûre que Henriette était trop honnête et trop vertueuse pour s'être rendue coupable de cette perfidie. Le jeune homme même avait toujours montré de la modestie, et s'était conduit de manière à ne faire naître aucun soupçon. La mère pourtant n'avait été ni si retenue, ni si raisonnable : elle n'avait pas craint d'insinuer que Cécile était amoureuse de son fils ; que celui-ci ne lui ayant point manifesté ses sentiments, il n'avait jamais essuyé de refus de sa part ; et rien jusqu'alors n'avait été capable de la faire changer de façon de penser. Elle ne douta donc plus que ce ne fut madame Belfield qui avait occasionné cette dernière injus-

tice; elle conclut de sa pétulance et de son empressement à publier ses idées chimériques, qu'elle n'avait pu s'empêcher de faire part à d'autres de ses conjectures, et que, par ce moyen, elles étaient enfin parvenues aux oreilles de M. Delvile. La probabilité qu'elle trouvait dans une pareille idée, en lui expliquant ce qui concernait les bruits qu'on avait répandus au sujet de Belfield, lui laissait pourtant une difficulté qu'il lui était impossible de résoudre; c'était celle de la datte. M. Harrel, sa femme, M. Arnott, le juif, et M. Monckton, étaient les seuls qui avaient eu connaissance de cette affaire; et quoiqu'il fût assez vraisemblable que, dans l'espace de plusieurs mois, un secret commun à cinq personnes eût pu transpirer, elles étaient cependant toutes intéressées à ne pas le révéler, non-seulement par rapport à Cécile, mais encore relativement à elles-mêmes; et ce secret leur était d'une telle importance, qu'on devait raisonnablement croire qu'il serait tout aussi bien gardé que s'il n'avait été

qu'entre

qu'entre les mains d'une seule. Quant à elle personnellement, elle n'en avait parlé qu'à M. Monckton, et l'avait caché même à Delvile, quoiqu'en consentant à l'épouser, il eût le droit incontestable d'être informé du véritable état de sa fortune; mais sa précipitation, le trouble et l'incertitude dont à cette époque son esprit était agité, l'avaient empêchée d'y songer, et elle s'était depuis souvent reproché de ne l'avoir pas fait. Elle conçut alors un soupçon, dont la simple idée la fit frisonner. Grand dieu! s'écria-t-elle, se pourrait-il que M. Monckton..... Elle s'arrêta;... elle repoussa cette pensée;... elle la chassa de son esprit;... elle ne douta pas un instant qu'elle ne fût fausse et injuste;... elle fut fâchée de l'avoir eue. Non, s'écria t-elle, il est mon ami, et l'est depuis tant d'années! il m'est attaché dès mon enfance, m'a assistée constamment de ses conseils.... Une pareille perfidie de sa part ne serait pas même vraisemblable. Ses incertitudes pourtant ne diminuaient point;

l'affaire étant sûrement divulguée, elle ne pouvait avoir été connue que par l'infidélité de quelqu'un de ceux auxquels elle avait été confiée; et quelle que fût sa générosité à combattre les soupçons qui s'élevaient dans son esprit, il lui fut impossible de les étouffer entièrement; l'étrange aversion que M. Monckton avait toujours témoignée contre la famille Delvile, son empressement à rompre toutes les liaisons qui l'y attachaient, lui revinrent dans l'esprit, ne cessèrent de la tourmenter; et malgré ses efforts, elle ne put dissiper les idées défavorables qu'elles lui inspirèrent.

Lorsque M. Monckton rentra, il la trouva dans cette situation pénible, s'efforçant, par des conjectures, de deviner ce qui pouvait avoir donné lieu à ce qui venait de se passer. Il s'informa, avec sa familiarité ordinaire, du résultat de sa conférence avec ses deux tuteurs, et de la manière dont elle s'était arrangée avec eux. Elle satisfit, sans hésiter, à toutes ses questions. Il est vrai que, quoiqu'elle

ne lui déguisât rien, elle eut, en lui répondant, l'air froid et réservé. Il s'en apperçut aisément, et après un moment de silence, il la pria de lui apprendre ce qui avait pu lui faire de la peine.

Cécile, désirant ardemment que des doutes qui lui étaient aussi injurieux fussent entièrement éclaircis, lui rendit un compte exact, simple et sans commentaire, de la scène qu'elle avait eue avec M. Delvile. Il est vrai que tout éclaircissement était absolument inutile à M. Monckton pour lui expliquer le changement qui s'était opéré dans ses manières. Je vois, s'écria-t-il avec beaucoup de vivacité, ce qu'il est très-naturel que vous soupçonniez; je vais, en conséquence, de ce pas, chez M. Delvile, et j'exigerai qu'il me justifie. Cécile, qui se repentait déjà d'avoir avoué ce qui se passait en elle, l'assura qu'il était inutile qu'il fît cette démarche, et le pria de lui donner conseil sur la manière de découvrir l'auteur d'une telle calomnie. M. Monckton, d'un air embarrassé, déclara qu'il était aussi

surpris que cette affaire fût connue, et montra la plus vive indignation qu'on eût osé noircir sa conduite, ajoutant qu'il était au désespoir qu'on pût avoir le moindre prétexte de le soupçonner de cette infâmie. Il est vrai dit-il d'un air ingénu, que je n'ai jamais aimé la famille Delvile ; elle est hautaine, jalouse et vindicative. J'aurais cru manquer aux devoirs de l'amitié, si je ne vous eusse dit ce que j'en pensais, lorsque je vous vis prête à vous allier à elle. Je vous parlai avec la chaleur que mon zèle pour votre bonheur m'inspirait. Mais, quoique j'aye cherché à vous dissuader de ce mariage, j'étais bien éloigné de vouloir que cette rupture se fît aux dépens de votre réputation.... Me supposer un dessein aussi noir, aussi horrible, aussi diabolique, c'est me faire l'injustice la plus criante !

La bonne foi apparente de ce discours dissipa presque les soupçons de Cécile, qui aimait beaucoup mieux les voir détruits que confirmés ; elle commença à

croire qu'un incident, tout aussi inexplicable que malheureux, était cause que ce secret, ainsi défiguré, était venu à la connaissance de M. Delvile, et que par ce moyen son bon cœur avait fait tort à sa réputation. Quoiqu'il lui restât encore des doutes qui diminuaient un peu la confiance qu'elle avait eue jusqu'alors en l'amitié de M. Monckton, elle crut qu'il serait injuste de le condamner sans preuves, puisqu'il lui était aussi difficile de s'en procurer que de trouver des raisons plausibles du motif qui avait pu l'engager à la calomnier avec autant de perfidie. Elle tâcha de suspendre son jugement jusqu'au moment où le temps dévoilerait ce mystère, et ne pensa, en attendant, qu'à terminer ses affaires, et à quitter Londres. Ils se rendirent ensemble, le lendemain matin, chez Briggs, où, après de longs débats, ils restèrent enfin maîtres du champ de bataille. Il leur remit tous ses comptes; et au bout de peu de jours, les soins actifs de M. Monckton parvinrent à tout arranger, et à retirer

de ses mains tout ce qu'il avait à elle. Celui-ci s'emporta, et prédit à Cécile toutes sortes de malheurs : tout cela fut inutile ; ses manières le lui rendaient si insupportable, et elle avait tant de peine à entendre le langage qu'il employait dans les affaires, qu'elle s'estima heureuse d'être débarrassée de lui. Cependant, après avoir bien examiné ses comptes, ils se trouvèrent justes et en règle ; et il parut clairement qu'il n'avait d'autre vue, en désirant de continuer à gérer ses affaires, que celle de satisfaire son goût décidé pour l'argent, et que le plaisir de le manier, ne fût-ce même que pour le faire valoir pour un autre, avait pour lui un si puissant attrait, qu'il avait peine à y renoncer.

M. Monckton, quoiqu'un homme du monde livré à ses plaisirs, entendait pourtant parfaitement les affaires. Il dirigea Cécile dans l'arrangement des siennes. Par son avis elle continua à laisser l'héritage de son oncle, consistant en terres, à l'économe qui en avait eu soin pendant sa

vie, et ce que son pére lui avait laissé, qui était entièrement placé dans les fonds publics, se trouva réduit à rien par la vente qu'elle fut forcée d'en faire pour rembourser M. Monckton du capital et des intérêts qu'elle lui devait, et par le paiement qu'elle fit à son libraire des livres qu'il lui avait fournis.

Tandis qu'elle s'occupait de ces différents arrangements, qui l'obligèrent encore de remettre à huit jours son départ de Londres, elle passa presque tout son temps seule. Elle aurait voulu donner la meilleure partie de ses moments à Henriette; mais les derniers reproches de M. Delvile l'avaient tout-à-fait découragée, et quoiqu'elle n'eût de liaison qu'avec elle, l'indiscrétion de madame Belfield lui faisait craindre que les visites qu'elle ferait à la sœur ne fussent attribuées au frère.

Ces reproches, quels que fussent ses efforts pour les oublier, demeuraient toujours fortement gravés dans sa mémoire; le mépris avec lequel il les lui

avait faits, paraissait avoir eu pour but de l'offenser; comme s'il avait été enchanté de pouvoir, d'après la mauvaise conduite qu'il lui supposait, s'arroger le droit de triompher d'elle, après avoir refusé son consentement à son mariage. Elle en conclut aussi que Delvile ne manquerait pas d'être informé de ces calomnies; mais jugeant de sa générosité par la sienne, elle fut convaincue qu'il n'y ajouterait aucune foi. Ce qu'elle avait appris de l'indisposition et de l'état dangereux de madame Delvile, augmentait sa tristesse. Elle avait toujours conservé pour cette dame le plus profond respect, et elle se regardait, en quelque sorte, comme la cause de ses souffrances.

Cette scène ne fut pas la seule qui renouvelât des souvenirs qu'elle cherchait à effacer. Son vigilant mentor, Albani, ne manqua pas de venir la sommer de sa parole; et quoique M. Monckton l'exhortât très-sérieusement à ne point sortir avec lui, elle préféra de s'exposer à cette démarche, plutôt que d'essuyer

ses reproches. Elle consentit à le suivre, ne prenant d'autre précaution que celle d'ordonner à son laquais de ne point la quitter. Cette attention fut plutôt pour contenter M. Monckton que pour le besoin qu'elle crut en avoir. Celui-ci ayant appris que le cerveau d'Albani avait autrefois été dérangé, craignait quelque extravagance de sa part, et que Cécile n'en eût du désagrément. Il la conduisit dans une vieille maison, au fond d'une allée, où, la faisant monter au troisième étage, ils trouvèrent une pauvre femme au lit, tandis que plusieurs petits enfants s'amusaient, et jouaient dans la même chambre. Vois, dit-il, à quoi l'humanité est sujette, et ce qu'elle peut endurer. Vois cette pauvre malheureuse, accablée de maux, et cependant obligée d'entendre tout ce bruit, incapable de se remuer, et dénuée de tout secours; souffrant des douleurs aigües, et manquant des choses les plus nécessaires à la vie.

Cécile s'approcha du lit, et s'informa plus en détail de la situation de la ma-

lade ; mais en voyant que son mal lui permettait à peine de parler, elle fit venir la maîtresse de la maison, qui était une fruitière dont la boutique était au rez-de-chaussée, la pria de procurer une garde à la malade, d'emmener avec elle les enfants, et d'appeler un apothicaire, dont elle promit de récompenser les soins. Elle lui donna aussi quelque argent pour acheter les choses dont la malade pourrait avoir besoin, et promit de revenir dans deux jours s'informer de son état.

Albani, qui l'écoutait en silence, mais avec beaucoup d'attention, joignit les mains d'un air ravissant ; et s'écria : la vertu existe encore, ... et je l'ai trouvée ! Cécile, flattée d'une pareille louange, désirant de la mériter, lui dit d'un ton qui exprimait sa satisfaction : où irons-nous à présent, Monsieur ? Chez toi, répartit-il avec bonté ; je ne veux point abuser de ta pitié, ni la lasser, en te rendant trop familière la vue de pareils objets.

Cécile, quoique plus disposée dans ce moment à des actes de charité et de bienfaisance qu'aux affaires et aux amusements, se rappela que, quoique sa fortune fût considérable, elle pouvait pourtant s'épuiser, et ne voulut plus faire d'instances pour chercher des occasions de bienfaisance, persuadée qu'elles se présenteraient en grand nombre. Elle ne manqua pas de revenir au temps qu'elle avait promis pour revoir sa malade : Monsieur Albani s'empressa de l'accompagner. La pauvre femme, dont la maladie était une fièvre, causée par un rhumatisme, se trouvait déjà beaucoup mieux ; elle avait été visitée par un apothicaire qui lui avait administré quelques calmants ; elle était servie par une garde ; et les enfants n'étant plus dans sa chambre, elle avait pu dormir quelques heures, ce qui lui avait rendu une partie de ses forces.

Elle était en état de lever la tête, et de remercier sa bienfaitrice ; mais quelle ne fut pas la surprise de Cécile, lorsque

cette femme, après l'avoir regardée, lui dit: ah, madame, ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur de vous voir! Cécile, qui n'avait pas la moindre idée d'elle, la pria à son tour de lui dire quand et où elle l'avait vue. — Lorsque vous alliez être mariée, madame, j'étais chargée du soin d'ouvrir les bancs de l'église de***. Cécile fut saisie d'horreur, et sans s'en appercevoir, fit quelques pas en arrière; tandis qu'Albani, d'un air de surprise, s'écria: mariée!.... mais personne n'en sait rien! — Ne me faites aucune question, s'écria-t-elle promptement; c'est une méprise. — Pauvre innocente! ajouta-t-il; voilà donc la corde que tu ne peux souffrir qu'on touche! Je mourrai plutôt que de permettre qu'un souffle de ma part y donne la moindre atteinte. Oh! que ta douleur soit respectée, toi dont le cœur est toujours sensible à celle du malheureux et de l'indigent!

Cécile fit alors quelques questions générales, et apprit que cette pauvre femme, qui était veuve, avait été obligée de renoncer

renoncer à sa place, par les fréquentes attaques de rhumatisme dont elle était affligée ; qu'elle avait reçu des secours assez considérables du curé et du vicaire de la paroisse de***; mais ses maladies continuelles, ainsi que sa nombreuse famille faisaient que, malgré ces charités, elle était toujours dans la misère. Cécile promit de penser à ce qu'elle pourrait faire en sa faveur. Albani, qui s'apperçut que l'ouvreuse de bancs avait rappelé de tristes souvenirs dans l'esprit de sa jeune pupile, parut alors sensible à une affliction qu'il avait d'abord blâmée, et marcha en silence à ses côtés jusques chez M. Monckton ; lorsqu'ils y furent arrivés, il lui dit avec bonté, en la quittant : la paix reste avec toi ! puisse le ciel adoucir tes peines !

M. Monckton, qui vit de l'altération sur sa physionomie, se déchaîna contre Albani et ses idées extravagantes. Vous détruisez votre bonheur et votre tranquillité, s'écria-t-il, en vous rendant spectatrice de ces scènes attendrissantes ;

et vous épuiserez votre fortune en projets que vous ne pourrez jamais réaliser : l'air que vous respirez dans les demeures de ces malheureux est capable d'altérer votre santé : vous ne tarderez pas à être attaquée de quelqu'une de ces maladies auxquelles vous vous exposez imprudemment ; et tandis que ce que vous distribuerez en aumônes sera à peine suffisant pour remplir la moindre partie du bien que vous voudriez faire, vous serez volée et pillée par des fourbes, jusqu'à ce qu'il ne vous reste plus rien à donner. Vous devez un peu plus compter sur vos propres lumières, et ne pas vous laisser gouverner uniquement par Albani, dont la folie n'a jamais été parfaitement guérie, et dont les plans chimériques sont si étendus, que toutes les richesses de l'Inde suffiraient à peine à leur exécution.

Quoique Cécile ne goutât pas absolument cette remontrance qui lui paraissait un peu outrée, elle ne put s'empêcher de reconnaître qu'elle n'était pas tout-à-fait dénuée de vérité, et promit d'être

plus prudente par la suite, de se gouverner par elle-même.

Il ne lui restait pourtant aucune autre satisfaction ; et plus elle avançait dans le chemin qu'Albani lui avait indiqué, plus il avait d'attraits pour elle. Se rappelant alors la pauvre famille Hill, pour laquelle elle avait tant fait, elle voulut s'assurer de l'état de ses affaires.

La scène que cette visite lui présenta, était peu propre à confirmer la doctrine de M. Monckton ; car l'heureuse situation dans laquelle elle la trouva, la récompensa amplement de sa générosité, et ne servit qu'à l'encourager à de nouveaux actes de bienfaisance. Madame Hill pleura de joie en lui racontant ses succès ; et Cécile, enchantée d'avoir pu lui procurer un pareil bonheur, ne pensa plus aux précautions qu'on lui avait recommandées, et aux promesses qu'elle avait faites de borner ses libéralités. Elle paya à madame Robert ce qu'elle lui devait encore, ainsi que ce qu'il en avait coûté pour la pension des enfants qu'elle avait fait placer dans

une école, déclarant qu'elle voulait que l'on continuât à les y tenir à ses frais, et elle remit de l'argent à la mère, pour qu'elle fît, de sa part, des présents à sa petite famille.

Il fut un peu difficile de remplir sa promesse envers l'ouvreuse de bancs, sa mauvaise santé et l'extrême jeunesse de ses enfants rendant tous les secours insuffisants. Ces considérations furent néanmoins incapables de refroidir la charité de Cécile ; ils servirent plutôt à la lui faire regarder comme encore plus digne de son attention. Elle apprit qu'elle avait autrefois été blanchisseuse, et qu'elle cousait assez bien. Elle résolut, en conséquence, de l'attirer en province, où elle espérait lui procurer de l'ouvrage ; et au pis aller, si elle n'y réussissait pas, elle serait à portée de lui donner des secours, de l'aider à élever ses enfants, et de les placer chez des artisans qui leur enseigneraient leurs professions. Cette femme elle-même fut enchantée de ce projet, fermement persuadée que l'air de la cam-

pagne rétablirait sa santé. Cécile lui conseilla d'attendre jusqu'à ce qu'elle fût assez bien pour pouvoir voyager, et lui donna l'argent nécessaire pour payer ce qu'elle devait, et ce dont elle aurait besoin pour son voyage.

Ces libéralités, ainsi que ce projet, étant parvenus aux oreilles d'Albani, parurent le rajeunir, et lui rendre son enjouement et sa première vivacité, tandis qu'ils produisirent un effet tout contraire sur M. Monckton. Lui voir prodiguer ainsi un argent qu'il s'était accoutumé à regarder depuis long-temps comme devant lui appartenir, voir ces sommes, qu'il avait destinées à ses plaisirs, distribuées inconsidérément à des malheureux, excita en lui une fureur qu'il eut peine à contenir, et une inquiétude qu'il s'efforça vainement de déguiser : il languissait, il mourait d'impatience, en attendant le moment où il aurait le droit de mettre fin à des procédés qui ne lui paraissaient qu'une vraie dissipation.

Tels furent les amusements qui égayèrent

la solitude de Cécile ; et dès que ses affaires se trouvèrent assez avancées pour pouvoir finir par lettres, elle se prépara à son retour. Elle prévint milady Marguerite et M. Monckton de son intention, et ordonna à ses domestiques d'être prêts à partir le lendemain. M. Monckton ne s'y opposa point; il se refusa la satisfaction de l'accompagner. Milady Marguerite, qui avait rempli ses vues, et qui souhaitait revenir à la campagne, prit le parti de la suivre.

CHAPITRE III.

Contre-temps.

CÉCILE n'ayant plus qu'un jour à passer à Londres, fit savoir à Henriette qu'elle desirait prendre congé d'elle ; mais ne voulant plus s'exposer aux impertinentes conjectures de sa mère, elle lui écrivit un billet pour la prier de venir la voir.

Voici la réponse qu'elle reçut :

A Mademoiselle Beverley.

Mademoiselle,

« Ma mère est allée au marché, et je
» n'ose sortir sans sa permission ; j'ai
» été la première à courir à la porte,
» dès qu'on y frappait, dans l'espoir que
» ce serait vous, et j'ai senti la plus

» vive émotion, à la vue de toutes les
» voitures que j'ai entendu passer. Pour-
» quoi, ma chère demoiselle, m'avez-
» vous dit que vous viendriez ? Je ne
» me serais point flattée d'un pareil hon-
» neur, si vous ne me l'aviez fait espé-
» rer. Actuellement je suis parvenue à
» avoir une chambre, où je reste seule
» deux à trois heures, ainsi que cela
» m'arrivera ce matin. Heureuse, si les
» occupations de miss Beverley lui per-
» mettaient de pouvoir se rendre ici !
» Mon intention n'est pourtant point de
» l'en presser ; car je ne voudrais pour
» rien au monde lui être importune.
» J'aurais cependant bien des choses à
» lui dire. Ah ! si vous n'étiez pas si
» fort au-dessus de moi je suis sûre que
» je vous aimerais mieux que personne
» au monde. Je prévois que je ne vous
» reverrai point ; car il pleut très-fort,
» et ma mère serait fort en colère, si
» je lui demandais la permission de me
» rendre chez vous en carosse. Oh ! ma
» chère demoiselle, je ne sais ce que je

» dois faire, et je sens que je serai au
» désespoir, si ma chère miss Beverley
» part sans que je puisse lui dire adieu.

» Je suis, mademoiselle, avec le plus
» profond respect,

» Votre très-humble servante,

HENRIETTE BELFIELD.

Cette façon ingénieuse de lui témoigner son envie de la voir, jointe à ce qu'elle lui disait qu'elle la trouverait seule, engagea Cécile à se rendre aussitôt chez elle. Henriette a beaucoup de choses à me dire ; elle veut m'ouvrir son cœur ; car nous n'avons plus rien à redouter l'une de l'autre. Cette confidence soulagera ses peines. Oh ! que n'ai-je moi-même une tendre amie à qui pouvoir me confier ! Qu'Henriette est plus heureuse ! Moins esclave de sa vanité, moins jalouse de sa dignité, ses chagrins peuvent être déposés dans le sein de l'amitié....

Les miens, hélas ! renfermés par un devoir cruel, par la prudence, ne peuvent se révéler.

A son arrivée, Henriette vint au-devant d'ellepour l'embrasser.... — Et vous seriez partie sans que j'eusse eu la satisfaction de vous voir! Cela est charmant de votre part, car je n'aurais pas osé exiger cette complaisance. En même temps elle la fit passer dans une autre salle sur la cour, que sa mère avait louée, et où Henriette travaillait seule une partie de la journée. Elle lui apprit que, quoiqu'elles fussent actuellement un peu consolées, le moment de leur entrevue avec son frère avait été bien triste, et que sa mère ne serait tranquille que lorsqu'il aurait embrassé un genre de vie plus honorable que celui qu'il avait choisi. J'ai quelque espérance, continua-t-elle, qu'avant qu'il soit peu, nous y réussirons; car il lui reste encore un ami dans le monde, qui, graces à dieu, pense si noblement!..., En vérité, je le crois à même de lui procurer tout ce qu'il vou-

dra.... C'est-à-dire, que je crois que s'il jugeait à propos de demander quelque chose, personne ne pourrait lui rien refuser, et c'est à ce sujet que je souhaitais m'entretenir avec vous.

Cécile, persuadée que la personne en question ne pouvait être que Delvile, n'osait presque la presser de s'expliquer, quoiqu'elle ne fût venue que dans cette intention. Henriette, qui n'avait nul besoin d'être excitée, poursuivit : La difficulté est de savoir si nous pourrons déterminer mon frère à accepter quelque place ; car il a tous les jours moins d'envie qu'on l'oblige, et sa raison pour cela est, qu'étant pauvre, il craint, je crois, que l'on n'imagine qu'il est dans le cas de ramper et de mendier. Cependant, si ceux qui pensent ainsi, le connaissaient, comme je le connais, ils verraient qu'il n'en sera jamais capable, dût-il mourir de faim. Mais, à parler vrai, j'ai bien peur qu'il n'ait eu tort dans cette affaire, et qu'il ne se soit piqué sans raison : il aura pris pour un affront ce qui ne l'é-

tait pas. J'ai parlé à un gentilhomme qui sait beaucoup mieux que lui comment on doit se conduire ; il m'a dit que mon frère, pendant le temps qu'il a demeuré chez milord Vannelt, prenait de travers tout ce qui se faisait dans la maison. Et comment a-t-il pu le savoir ? . . . Oh! parce qu'il a été lui-même s'en informer ; c'est lui qui avait procuré la connaissance de milord Vannelt à mon frère ; et il n'aurait pas plus souhaité que moi-même qu'il eût eu à s'en plaindre : ainsi je dois le croire. Mais mon pauvre frère n'étant point un homme de considération, s'est imaginé que tout le monde lui manquait d'égards ; et comme il est pauvre, il soupçonnait qu'on le méprisait. Cette personne m'a pourtant bien assurée que chacun l'aimait et l'estimait ; et s'il avait été moins soupçonneux, il n'est rien qu'on n'eût fait pour lui. — Vous connaissez donc très-bien ce gentilhomme ? Oh ! non, mademoiselle, répondit-elle promptement ; je ne le connais point du tout. Il ne vient ici que pour voir mon frère ;

frère ; il serait fort impertinent à moi de prétendre qu'il fût de ma connaissance.

Desireriez-vous de le connaître ? Moi ! quelquefois je le voudrais, dit-elle en rougissant un peu, relativement à mon frère.

Ah, Henriette ! répartit Cécile, en secouant la tête, l'enthousiasme de votre frère pour la société des grands vous a gagnée. Après l'avoir si long-temps blâmé, prenez garde qu'à votre tour vous ne finissiez comme lui, par la trouver aussi dangereuse qu'elle vous paraît attrayante. — Je ne cours aucun risque, mademoiselle, répartit-elle, car ces personnes sont tout-à-fait hors de ma portée : à peine suis-je à même de les appercevoir, et il pourrait fort bien arriver que je ne les reverrais jamais ! — Les personnes, lui dit Cécile en souriant, que vous distinguez, sont donc en grand nombre ? — Oh ! non, en vérité, je n'en distingue qu'un seul. Il ne saurait y en avoir.... Je veux dire qu'il n'y en a que très-peu.... Elle fit un effort pour se retenir, et se tut.

Quel que puisse être celui que vous admirez, votre admiration ne saurait que l'honorer : gardez-vous cependant de la pousser trop loin, de peur qu'après avoir affecté votre cœur, elle ne trouble votre repos, et ne vous rende malheureuse pour toute votre vie. — Ah ! mademoiselle, je vois que vous savez quelle est la personne que j'ai voulu désigner ; mais vous vous tromperiez très-fort, je vous assure, si vous aviez quelques soupçons défavorables sur mon compte. — Des soupçons ; répartit Cecile en l'embrassant ; il n'y a personne au monde dont je pense aussi avantageusement. — Je veux dire, mademoiselle, que vous me feriez tort de croire que j'eusse oublié la distance qu'il y a de lui à moi. Je vous assure que je ne l'ai jamais perdue de vue : j'admire seulement la bonté qu'il témoigne à mon frère, et ne pense jamais à lui, si ce n'est quelquefois pour le comparer aux autres gens que je vois ; et cette comparaison me les rend si odieux, que je souhaiterais ne jamais entendre parler d'eux. — Sa connaissance

vous a donc rendu un très-mauvais service, et il serait heureux pour vous d'oublier absolument que vous l'eussiez jamais faite Oh ! cela ne me sera jamais possible ; car plus je pense à lui, et plus je suis mécontente de tous les autres. O, miss Beverley ! vous êtes la seule personne qui lui ressembliez ; toujours douce, toujours officieuse.... Il me semble souvent que vous êtes sa sœur.... J'avais une fois oui dire... mais on a ensuite démenti ce bruit. Un profond soupir échappa à Cécile ; elle ne devina que trop ce qu'il n'aurait tenu qu'à elle d'entendre, et elle savait assez combien il lui aurait été facile de l'en dissuader. Sûrement, miss Beverley, vous ne sauriez être malheureuse, dit Henriette d'un air qui témoignait autant de surprise que d'inquiétude. — J'avoue que j'ai beaucoup de raisons, répondit Cécile, en affectant un air gai, d'être contente de mon sort, et je tâche de ne pas les oublier.

Oh ! je pense bien souvent, s'écria Henriette, que vous êtes la plus heureuse per-

sonne qu'il y ait au monde, ayant tout à votre disposition.... adorée de tous ceux qui vous connaissent, ayant tout l'argent que vous pouvez désirer, et tant de douceur et de bonté qu'on ne saurait vous l'envier; vous avez le choix de toutes les compagnies, il n'en est aucune qui ne se trouve honorée de la vôtre. Si j'étais riche et indépendante comme vous, continua Henriette, alors je ne pourrais bientôt plus m'occuper que de ces personnes que j'admire, et c'est ce qui fait que je m'étonne souvent que vous qui lui ressemblez à tant d'égards.... Il est vrai que vous pouvez si aisément en rencontrer de pareils, qu'il n'est point étonnant que vous soyez peu frappée de celui-là. Je souhaite de tout mon cœur qu'il ne se marie jamais; car ne pouvant épouser qu'une demoiselle dont la condition serait égale à la sienne, je craindrais qu'elle ne l'aimât pas comme elle le devrait. Il n'aurait aucun besoin de rester garçon, répondit Cécile, si, en se mariant, c'était la seule chose qu'il eût à redouter.

Je m'imagine souvent, ajouta Henriette, que les riches seraient tout aussi heureux en épousant des femmes pauvres, que les pauvres en épousant des femmes riches; car ils prendraient une épouse qui s'efforcerait de mériter leurs bontés, au lieu que leurs égales sont en droit de les exiger. J'ai réfléchi à ce sujet relativement à ce gentilhomme; quelquefois, après avoir admiré sa douceur et sa politesse, je me suis imaginé que j'avais de la fortune et de la naissance, et j'ai totalement oublié que je n'étais que la pauvre Henriette Belfield.

N'aurait-il donc point alors, s'écria Cécile un peu alarmée, cherché à vous plaire? Non, jamais; mais je dois vous avouer qu'il m'est arrivé de souhaiter d'être riche. Il est vrai qu'il présume si peu de lui-même, qu'il y a eu des moments où j'ai presque oublié la distance qui se trouvait entre nous, et même pensé.... O folle pensée! — Ne craignez pas chère Henriette, de me la communiquer. — Je ne vous cacherai rien, mademoiselle; car

il y a long-temps que je désire d'ouvrir mon cœur, sans avoir osé me confier encore à personne. J'ai donc pensé, oui j'ai quelquefois pensé que, s'il connaissait seulement l'attachement sincère que j'ai pour lui, ma tendresse et mon dévouement, il pourrait me croire plus propre qu'une grande dame à faire son bonheur. — Réellement, s'écria Cécile très-affectée de son ingénuité, je n'en serais point surprise .... et si j'étais lui, je crois que je n'hésiterais pas un instant à me décider.

Henriette entendant alors la marche de sa mère qui s'avançait, fit signe à Cécile de se taire; mais à peine madame Belfield fut-elle rentrée chez elle, qu'un moment après elles entendirent dans la salle voisine la voix de M. Delvile le père, qui dit: votre serviteur, madame; j'imagine que vous êtes madame Belfield? — Oui, monsieur, lui répondit-elle; je pense, monsieur, que c'est à mon fils à qui vous avez affaire. Non, madame, répartit-il, c'est à vous-même.

Cécile se trouvant alors remise d'une

première émotion, voulut sortir en évitant de se laisser voir, sachant bien que si M. Delvile l'appercevait dans la maison, il ne douterait plus de la vérité des rapports qu'on lui avait faits.

Soyez sûr, monsieur, que je serais charmée de vous obliger, répondit madame Belfield; mais je vous prie, monsieur, de me dire votre nom. Mon nom, madame, répliqua-t-il en élevant un peu la voix, je me trouve rarement dans le cas de le décliner; il est même actuellement assez inutile que je me fasse connaître. Il doit suffire que je vous assure qu'il s'en faut bien que celui qui vous parle soit un homme du commun, et que peut-être vous ne serez guères à portée de le revoir une seconde fois. — Mais comment puis-je satisfaire à ce que vous avez à me demander, monsieur, si je ne connais pas même votre nom? — C'est ce que je me propose, madame, de vous expliquer; et il ne faut, pour le comprendre, que vous donner la peine de m'écouter. J'ai quelques questions à vous faire, aux-

quelles j'espère que vous voudrez bien répondre ; mais elles seront assez claires pour que vous n'ayez aucune peine à les concevoir. Ainsi tous les préambules de pure civilité sont parfaitement inutiles. — Eh bien, monsieur, reprit madame Belfield, sans faire attention à ce pompeux étalage, puisque vous entendez faire un secret de votre nom....

Il en est peu, je crois, madame, s'écria-t-il avec hauteur, qui soit moins secret que le mien : au contraire, cette maison-ci est du petit nombre de celles de cette ville où ma présence seule ne suffit pas pour l'annoncer. Il ne fait pourtant rien à l'affaire dont il est question, et vous aurez la complaisance de vous contenter de l'assurance que je vous donne, que si l'on vous voyait vous entretenir avec moi, vous n'auriez pas à en rougir. Madame Belfield subjuguée, sans savoir pourtant précisément pourquoi, ni comment, se borna à lui répondre qu'il était le bien venu, et le pria de s'asseoir. Je vous prie de m'en dispenser,

madame ; ce que j'ai à vous dire n'exige qu'un instant ; j'ai d'ailleurs des affaires trop pressantes pour qu'il me soit possible de m'arrêter. Vous m'avez fait mention de votre fils. Il y a déjà quelque temps que j'avais ouï parler de ce jeune homme : voulez-vous bien que je m'informe ? . . . Je ne prétends entrer dans aucun détail, et ce n'est point un vain motif de curiosité, mais des raisons de famille, qui me font désirer de savoir s'il ne serait pas question pour lui d'une jeune personne, ou plutôt d'une riche héritière, sur laquelle on suppose qu'il a des vues ? Oh pour cela, non, monsieur, répondit madame Belfield, au grand contentement de Cécile, qui jugea tout de suite que cette demande la regardait. Pardonnez-moi donc, et bon jour, madame, dit M. Delvile d'un ton qui témoignait son peu de satisfaction, ensuite il ajouta : et vous prétendez qu'il n'existe point de jeune personne telle que celle dont je parle, qui écoute favorablement ses vœux ? Mon cher monsieur, s'écria-

t-elle, il n'existe pas une seule personne à qui il ait jamais osé faire la moindre proposition. Je connais actuellement une jeune demoiselle qui est un très-riche parti, et qui a autant de goût pour lui, ainsi que je l'en ai prévenu, qu'aucun homme pourrait désirer; mais il est impossible de le lui persuader, quoiqu'il ait été élevé à l'université, et qu'il soit plus instruit, ou du moins tout autant que qui que ce soit du royaume. Eh bien donc, répartit M. Delvile en se radoucissant, il paraît que la difficulté ne vient pas du côté de la jeune personne? — Oh, mon dieu! non, monsieur. S'il l'avait demandée, il y a long-temps qu'il l'aurait. — Elle est venue très-souvent le chercher; mais ayant été, ainsi que je vous l'ai déjà dit, élevé à l'université, il a cru en savoir plus que moi; et j'ai eu beau precher, tout ce que j'ai pu lui dire a été inutile.

La consternation de Cécile, en entendant cette conversation, ne pouvait être égale qu'à la honte qu'en avait Henriette

qui, quoiqu'elle ignorât quel était celui avec qui sa mère s'entretenait, sentait pourtant le peu de vérité et l'indécence de ses propos.

J'imagine, monsieur, continua madame Belfield, que vous connaissez mon fils? — Non, madame, mes connaissances sont peu nombreuses. — Cela étant, monsieur, vous ne sauriez juger de son mérite, et de ce qu'il a droit d'en attendre. Quant à cette jeune demoiselle, elle l'a découvert, monsieur, dans un temps où personne de ses parents ni de ses connaissances ne savait ce qu'il était devenu. C'est elle la première, monsieur, qui est venue m'en donner des nouvelles, quoique je sois sa propre mère. L'amour, monsieur, est furieusement clairvoyant. Tout cela n'a rien produit, et mon fils a été assez opiniâtre pour ne pas profiter de ses bonnes dispositions.

Cécile irritée, fut sur le point de se montrer pour se justifier; elle se retint, en considérant que se trouvant chez Belfield, il ne serait plus possible de dé-

truire dans l'esprit de M. Delvile les soupçons qu'il avait sur le compte de Cécile.

Les jeunes demoiselles, continua madame Belfield, croient qu'en confiant leur inclination à quelqu'un, ce quelqu'un en parlera, et que celui qui en est l'objet viendra, et les enlèvera. Il n'y a pas long-temps que le bruit courait qu'elle a fait épouser le jeune Delvile, l'un des fils de son tuteur — Je suis fâché qu'on ait fait courir un bruit aussi impertinent, s'écria-t-il très-piqué : le jeune M. Delvile n'est point un parti dont on dispose aussi facilement, et il sait trop ce qu'il doit à sa famille.

Ici Cécile rougit d'indignation, et Henriette soupira de chagrin. Mon dieu, monsieur! répondit madame Belfield, qu'est-ce que sa famille pourrait faire de mieux? Je n'ai jamais ouï dire qu'elle fût bien riche, et je ne crains pas d'avancer que le vieux gentilhomme, étant son tuteur, n'a pas manqué de procurer à son fils les occasions de la voir : avec tout cela,

cela, le mariage n'a pas réussi ; car quant au vieux M Delvile, tout le monde assure . . . tout le monde se donne trop de liberté, dit M. Delvile en colère, en osant parler de lui, et vous ne trouverez pas mauvais que je vous apprène qu'une personne de son rang et de sa naissance n'est point faite pour que son nom se trouve confondu avec celui de toutes sortes de gens. — Bon dieu, monsieur! s'écria madame Belfield, un peu surprise de son ton et de cette sortie, je vous assure, quant à moi, que je consentirais volontiers à ne plus prononcer de ma vie le nom de ce vieux gentilhomme ; car on assure qu'il est tout aussi vain que Lucifer, et personne ne sait de quoi ; car on prétend. . . . On prétend ? s'écria-t-il enflammé de colère. Et qui est cet *On ?* faites-moi le plaisir de m'en informer. — Eh ! monsieur, c'est tout le monde, et c'est la réputation qu'il a dans le public. — En ce cas, le public est très-impertinent, dit-il en élevant très-fort la voix, de ne pas témoigner plus d'égards et de

respect pour une des premières familles d'Angleterre. C'est une licence qu'il faudrait réprimer.

Ici, la porte de la rue étant restée ouverte par la faute des domestiques, on entendit monter l'escalier, et Henriette, reconnaissant la marche de son frere, se tourna en élevant les mains du côté de Cécile, et lui dit à l'oreille: quel malheur! c'est Belfield! Je n'avais pas cru qu'il serait rentré avant la nuit. N'entrera-t-il pas ici? lui demanda Cécile. Au même instant il ouvrit la porte, et parut dans l'appartement. Il commençait à s'excuser, et voulait se retirer, quand Henriette le saisissant par le bras, lui dit tout bas qu'elle s'était servie de sa chambre, parce qu'elle avait cru qu'il ne rentrerait pas de la journée, et le pria de se tenir tranquille, parce que le moindre bruit les découvrirait. Belfield s'arrêta; mais l'embarras de Cécile fut extrême de se trouver dans son appartement après ce qu'elle venait d'entendre de la bouche de sa mère. Celle-ci ayant positive-

ment déclaré qu'elle avait du goût pour lui, et ne demandait qu'à l'épouser, elle fut très-piquée contre Henriette pour ne l'avoir pas avertie plutôt que ce logement était celui de son frère. Cependant, elle ne pouvait en sortir alors sans s'exposer à être reconnue; elle resta comme immobile sur sa chaise, rougissant et pâlissant tour-à-tour. Son trouble l'empêcha d'entendre la réponse de M. Belfield, ainsi que la suite du dialogue entre sa mère et M. Delvile. Mais un instant après elle entendit madame Belfield qui était aux prises avec les porteurs qui l'avaient amenée, et qui découvrait par-là qu'il y avait quelqu'un dans sa maison. Je saurai bientôt, dit-elle, s'il est venu compagnie chez moi sans que j'en aye été informée, et elle ouvrit la porte de communication.

Cécile, qui jusqu'à ce moment était restée comme une statue sur son siège, se leva tout-à-coup, mais si confuse, qu'il lui fut impossible d'articuler un seul mot. Belfield, étonné lui-même de

sa situation. Également surpris et fâché de son embarras, avait, quoiqu'il n'en fût pas la cause, l'air tout-à-fait coupable; et Henriette, saisie d'effroi à la vue de la colère de sa mère, s'éloignait autant qu'il lui était possible. Telle était la position de ceux qui venaient d'être surpris, eux, inquiets et embarrassés, tandis que ceux par qui ils l'avaient été paraissaient assurés et triomphants. Ah! s'écria madame Belfield; mais voici mademoiselle Beverley... dans l'appartement de mon fils. Et elle fit un signe d'intelligence à M. Delvile. J'étais venu voir mademoiselle Belfield, dit Cécile, s'efforçant, mais en vain, d'avoir un air de sang-froid, et elle m'a fait entrer dans cet appartement. Je rentre dans ce moment, ajouta vivement Belfield, et malheureusement je me suis présenté sans savoir que miss Beverley fût ici.

Ces assurances, quoiqu'exactement vraies, eurent dans la circonstance tout l'air d'excuses et de subterfuges, tandis que M. Delvile témoignait, par un mou-

vement de tête, le peu de foi qu'il y ajoutait ; madame Belfield continuait à lui faire des signes très-significatifs. Il ne me reste plus, madame, dit M. Delvile à madame Belfield, de question à vous faire ; car le peu de doutes que j'avais en venant chez vous se trouvent actuellement éclaircis. Je vous souhaite le bon jour, madame.

Permettez-moi, monsieur, lui dit Cécile, s'avançant avec un peu plus de fermeté, de m'expliquer en présence de ceux qui peuvent mieux que personne attester la vérité de ce que j'alléguerai. Les circonstances réelles..... Je serais très-fâché, mademoiselle, de vous donner une peine inutile, répondit-il d'un air fier et content. La situation et le lieu où je vous trouve ont pleinement satisfait ma curiosité ; ils dissipent la crainte que j'avais que vous ne fussiez encore dans le cas de m'accuser d'erreur. Il lui fit après cela une révérence et sortit.

Cécile, humiliée de se voir traitée avec tant de mépris, prit congé assez froidement de la pauvre Henriette, et retourna

chez M. M[illegible]. Les réflexions que cette malheureuse [illegible] lui occasionna, furent très-amères; la situation dans laquelle elle avait été surprise, cachée [illegible] avec Belfield et sa sœur, l'[illegible] que sa mère lui [illegible] pour lui, devaient paraître à M. Delvile des preuves incontestables de la vérité des soupçons qu'il lui avait montrés dans leur dernière entrevue. Delvile lui-même, qu'elle croyait hors du royaume, serait peut-être informé de cette aventure aussi bien que sa mère; elle allait perdre leur estime, et cette pensée la désolait. S'adresser encore à M. Delvile père, c'était s'exposer à de nouveaux outrages; elle ne voulut pas même lui écrire, ni à son fils, quoiqu'elle en eût d'abord grande envie. Après avoir changé plusieurs fois de sentiment, sa délicatesse se trouva enfin d'accord avec sa raison; elle conclut que le parti le plus prudent, dans une situation aussi délicate, était de s'en remettre à la destinée, et de laisser au temps le soin de sa justification.

Dans la soirée, on lui annonça Henriette qui, en entrant, lui dit! Ah, mademoiselle! que vous étiez fâchée en nous quittant! Je n'ai pas eu un moment de tranquillité depuis cet instant; et si vous partez sans me pardonner, il est sûr que je deviendrai malade de chagrin: ma mère est sortie, et moi j'ai couru ici toute seule, quoique dans l'obscurité et par le mauvais temps, pour vous en supplier; sans cela je ne sais ce que je deviendrai. Douce et charmante fille! s'écria Cécile en l'embrassant, quand vous m'auriez causé tout le chagrin que je suis capable de ressentir, l'attention et l'amitié que vous venez de me témoigner seraient seules capables de le dissiper, et vous feraient aimer plus que jamais. Henriette lui dit pour s'excuser, qu'elle avait cru que son frère ne rentrerait pas, parce qu'il passait presque tous les jours entiers chez les libraires, pour consulter les différents auteurs dont il pouvait avoir besoin, n'ayant lui-même que très-peu de livres: elle ne voulut pour-tant pas lui apprendre que l'appar-

tement où elle l'avait reçue fût le sien, de crainte que Cécile ne trouvât mauvais qu'elle en eût fait usage, quoiqu'elle sût qu'il ne lui restait que ce moyen de pouvoir, ainsi qu'elle le desirait depuis long-temps, s'entretenir en liberté avec elle. Elle lui demanda encore pardon de nouveau, et lui dit qu'elle espérait que la conduite de sa mère ne l'engagerait point à l'abandonner ; qu'elle-même en avait été très-choquée ; que son frère n'y avait pas eu plus de part qu'elle. Cécile l'écouta avec plaisir, et son amitié pour elle n'en souffrit aucune atteinte. La confiance qu'elle lui avait témoignée dans la matinée était digne de toute son affection et elle lui promit qu'elle durerait autant que sa vie. Après quoi Henriette, d'un air qui exprimait sa satisfaction, se hâta de prendre congé, en lui disant qu'elle n'oserait rester plus long-temps, de crainte que sa mère ne s'apperçût de son absence.

Cette visite, jointe à la conversation tendre et familière de la matinée, aug-



menta encore chez Cécile l'envie qu'elle avait de l'inviter à venir habiter sa maison de campagne ; mais la crainte qu'elle eut des commentaires de sa mère, ainsi que des interprétations auxquelles elle avait lieu de s'attendre de la part de M. Delvile, l'empêchèrent d'exécuter ce projet, quoique ce fût alors le seul qui se trouvât d'accord avec sa raison.

CHAPITRE IV.

Calme.

LE lendemain, dès que le jour parut, Cécile partit suivie de ses deux domestiques. Elle se rendit directement chez madame Bayley, où elle se mettait en pension jusqu'à ce que sa maison fût prête. C'était une très-bonne femme, aimée de ses voisins; ses revenus étaient honnêtes, quoique peu considérables; et ils suffisaient à ses besoins : ce qui n'empêchait pas que dans l'occasion elle ne fût bien aise de les augmenter en prenant une pensionnaire.

Cécile passa un mois chez elle, occupée à des actes de bienfaisance. Sa maison située à trois milles de Bury, étant prête à la recevoir, elle en prit possession. Les gens au-dessus du commun furent charmés de la voir établie parmi eux; et les

plus pauvres jugeant, parce qu'ils en avaient déjà reçu, de ce qu'ils pouvaient encore s'en promettre, regardèrent l'époque où elle vint habiter le canton comme une faveur du ciel.

C'est ainsi que l'intéressante héritière, désormais indépendante, se trouva fixée dans sa propre demeure, au milieu du domaine de sa famille. Avec tous les avantages qu'elle réunissait, ne devait-elle pas être heureuse? Sa raison lui dit qu'il fallait travailler à le devenir, et pour y réussir, effacer de son cœur toutes les impressions qu'il avait reçues. La tâche était pénible; mais Cécile l'entreprit avec courage, se rappelant une maxime de madame Delvile, que les maux inévitables sont les plus faciles à supporter. Les observations qu'elle avait faites, les contre-temps qu'elle avait éprouvés avaient mûri son jugement mieux que ne l'auraient fait les années; elle vit qu'elle avait moins besoin de force que de constance, et qu'elle devait remplir son temps par des occupations utiles, qui ne lui

laisseraient pas d'intervalle pour se livrer à de tristes ressouvenirs.

Son premier soin fut de se défaire de *Jidèle*, qu'elle avait, sans savoir comment, gardé jusqu'alors, et qu'elle ne revoyait jamais qu'il ne lui fît naître des idées affligeantes. Elle le renvoya sans charger celui qui le conduisit d'aucune commission, étant persuadée que tout ce qu'elle pourrait faire dire à madame Delvile n'augmenterait en rien la satisfaction qu'elle aurait de le recouvrer. Elle écrivit ensuite à M. Albani, pour lui apprendre qu'elle était actuellement prête à exécuter les projets qu'ils avaient formés depuis long-temps. Albani se hâta de venir la joindre, et se chargea avec empressement des fonctions de mentor et de distributeur de ses aumônes. Il fit son étude de lui déterrer des objets de compassion, de la conduire dans leurs demeures; après quoi, il laissait à sa libéralité le soin de juger des secours que leur état demandait. L'excès de son zèle, dans ces occasions, et son ravissement de disposer

disposer presque à son gré de sa bourse, paraissaient quelquefois lui causer des transports si étranges et si violents, qu'à peine pouvait-il y résister. Il se joignait aux mendiants pour la combler de bénédictions; il mêlait ses prières à celles des pauvres, et la remerciait avec les malheureux auxquels elle faisait du bien. L'ouvreuse des bancs et ses enfants ne manquèrent pas de se rendre à son invitation; et Cécile les plaça dans son voisinage, où la pauvre femme, dès qu'elle fut rétablie, trouva à travailler; et sa généreuse bienfaitrice, suppléant à son petit gain, lui fournit les moyens de faire apprendre des métiers à ses enfants. Elle ne tarda pas d'accomplir la promesse qu'elle avait faite autrefois à madame Harrel de la recevoir chez elle. Cette dame accepta son offre avec beaucoup d'empressement, charmée de ce changement dans sa situation, qu'une solitude continuelle lui avait rendue tout-à-fait insupportable. M. Arnott l'accompagna, et passa un jour chez Cécile; mais ne

recevant d'elle, quoique très-polie à son égard, aucune invitation à réitérer sa visite, il la quitta tristement. Cécile vit avec douleur qu'il conservait toujours sa passion, quoique sans espoir, et sentit qu'en souffrant qu'il la vît, c'était contribuer à l'entretenir; en plaignant sincèrement le désordre qu'elle causait dans son ame, elle résolut, quoiqu'à regret, d'éviter à l'avenir sa présence.

C'était uniquement pour tenir sa parole qu'elle avait fait venir madame Harrel dans sa maison: le temps où sa société lui plaisait était passé; loin d'en recevoir ni utilité, ni agrément, ce ne fut pour elle qu'une compagnie embarrassante. Sans ressource en elle-même, madame Harrel cherchait continuellement à s'en procurer par le moyen des autres; elle fatiguait Cécile à force de lui témoigner sa surprise du genre de vie qu'elle avait adopté, et la tourmentait tous les jours en lui proposant des parties de plaisir et de nouvelles visites. Elle ne pouvait comprendre que, possédant une

fortune aussi considérable, ses desirs fussent aussi bornés; et elle était, pour ainsi dire, choquée de ce que, se trouvant maîtresse d'un si gros revenu, elle vivait tout comme si elle ne jouissait que de cinq cents livres de rente. Mais Cécile, sans s'embarrasser de ses représentations ni des jugements du public, était décidée à n'écouter que sa raison. Le faste ni la dissipation n'avaient jamais eu d'attraits pour elle; et ce qu'elle avait remarqué chez M. Harrel et dans la maison de Delvile, lui servait à jamais de leçon pour éviter l'un et l'autre. Son équipage, propre et commode, n'avait rien de remarquable; sa table était simple, quoiqu'abondante; ses domestiques, en petit nombre, étaient occupés, sans être excédés de travail. Son système économique, comme celui de ses libéralités, était réglé par les conseils de sa raison, et non modelé sur l'exemple des autres; elle ne cherchait point à se distinguer, ni à l'emporter par sa manière de vivre sur la noblesse de son voisinage.

Quoique sa conduite eût si peu de conformité avec celle des jeunes personnes de son état et de sa fortune, elle avait un soin particulier d'éviter de les choquer par la singularité de ses manières. Toutes les fois qu'elle les voyait, elle était familière sans bassesse, naturelle et polie; et quoiqu'elle ne se trouvât que rarement en leur compagnie, ses manières gracieuses et son empressement à obliger lui en faisaient autant d'amies. Le projet qu'elle avait formé peu de temps après son entrée chez M. Harrel lui plaisait si fort, qu'elle ne négligeait rien pour le réaliser: mais la partie de ce plan qui consistait à éloigner d'elle les personnes inutiles ou frivoles ne lui parut guères praticable; il eût fallu qu'elle fermât sa porte à la moitié de ses connaissances. Il en était de même du dessein de se former une société d'amis sages, éclairés, distingués par leurs vertus et leur piété, qui vinssent demeurer chez elle. L'expérience lui fit voir que de tels amis étaient rares, et que ne pouvant les acquérir avec de l'or, il fallait attendre

patiemment cette faveur de la providence.

Fatiguée cependant des plaintes continuelles de madame Harrel, elle desirait de s'en distraire par une société plus agréable, et sentait tous les jours davantage combien celle d'Henriette Belfield serait propre à ce dessein. Plus elle réfléchissait à cette idée, plus il lui paraissait qu'elle rencontrerait de difficultés à la réaliser, jusqu'à ce qu'après les avoir mûrement considérées, elle sentit qu'elles n'étaient peut-être qu'imaginaires. Madame Belfield, tant qu'elle aurait son fils auprès d'elle, reconnaîtrait bien que Cécile ne recherchait point la sœur pour avoir occasion de rencontrer le frère; et si M. Delvile prenait de nouvelles informations, il apprendrait que ses liaisons n'étaient qu'avec Henriette, puisqu'elle l'avait fait venir à sa maison de campagne, où Belfield n'avait point pensé à la suivre. Elle considéra aussi combien, en renonçant à Henriette pour M. Delvile, elle en serait mal récom-

pensée, puisqu'il était bien décidé à penser défavorablement sur son compte, et qu'aucun sacrifice ne serait capable de détruire ses préjugés. Le témoignage de sa conscience l'emporta enfin sur la vaine frayeur d'une injuste censure ; et dans la lettre qu'elle écrivit à madame Belfield à ce sujet, elle en mit une d'invitation pour Henriette.

La réponse de celle-ci témoignait son ravissement d'une pareille proposition, et celle de sa mère ne contenait d'autre objection que la dépense du voyage. Pour lever la difficulté, Cécile envoya sa femme-de-chambre, et la chargea de payer ce qu'il en coûterait. La reconnaissance de la tendre Henriette en revoyant Cécile, fut sans bornes ; elle ne sut comment lui exprimer tout l'excès de sa joie. Cécile mit en usage tous les soins de l'amitié pour adoucir ses peines ; elle lui parla toujours avec confiance, et ne lui cacha que ce qui concernait Delvile, sur lequel elle gardait un profond silence, résolue d'oublier, s'il était pos-

sible, qu'elle eût eu quelque liaison avec lui.

Henriette goûtait, pour la première fois, le bonheur de vivre dans une société assortie à son caractère. Sa douceur naturelle, qui n'avait servi qu'à l'exposer à la tyrannie de sa mère, lui attirait alors la bienveillance et les égards de ceux qui l'environnaient. Cécile lui fit part de ses projets, la menait avec elle dans ses visites de charité, et reconnut dans ce commerce familier, que son ame était aussi belle que sa figure. Cette fille estimable s'attachant toujours davantage à sa bienfaitrice, parvint insensiblement à dissiper sa mélancolie; et la sérénité, la gaieté même revinrent habiter un séjour où régnaient tant d'autres vertus.

M. Monckton étant revenu habiter sa campagne, vit avec une véritable peine le crédit d'Albani sur l'esprit de miss Beverley. Ses libéralités étaient étendues, considérables; tout le monde en parlait, et quoique les uns les admirassent, et les autres les blâmassent, tous en étaient

également surpris. Il les lui laissa continuer pendant quelque temps sans faire la moindre remontrance, espérant que la première ferveur diminuerait d'elle-même, quand elle commencerait à n'avoir plus le charme de la nouveauté; mais s'appercevant que, loin de se ralentir, sa charité augmentait tous les jours, il s'alarma; et ne pouvant plus se contenir, il lui parla vivement, lui représenta que sa conduite pourrait avoir des suites très-dangereuses. Il lui dit qu'elle ne servirait qu'à lui attirer tous les fripons et tous les imposteurs des quatre coins du royaume; il qualifia Albani d'extravagant et de visionnaire qu'elle devrait plutôt fuir qu'accueillir, et lui insinua que si sa conduite venait à être connue du public, une charité qui approchait si fort de la profusion, alarmerait tous ceux qui en seraient informés, au point qu'aucun homme, quelque considérable que fût sa fortune, ne croirait qu'elle le fût assez, s'il recherchait son alliance, pour l'empêcher d'être un jour ruiné.

Cécile écouta cette espèce de remontrance avec sang-froid, et y répondit de même. Le crédit qu'il avait eu sur son esprit n'était plus aussi absolu; car quoique ses soupçons ne fussent point encore éclaircis, ils n'étaient néanmoins pas dissipés : rien ne nuit plus à l'amitié que la défiance. Elle le remercia de son zèle, en l'assurant que ses craintes étaient mal fondées, et qu'en suivant son penchant, elle n'agissait pas sans réflexion. Ses revenus étaient considérables, et elle n'avait ni enfants, ni parents : les dépenser uniquement pour satisfaire ses fantaisies, serait une extravagance impardonnable, puisqu'elle ne serait que la suite d'un caprice bien étrange, pour elle sur-tout qui n'avait aucun goût pour le luxe et la prodigalité. Il est vrai qu'il lui serait facile d'économiser, mais pour qui? personne n'avait le droit de l'exiger ; et pour ce qui la regardait personnellement, ne manquant de rien, cela serait très-inutile. Elle déclara pourtant qu'elle était résolue à ne jamais rien devoir, et ne

pas emprunter un schelling ; mais que tant que ses revenus seraient clairs et libres, elle ne voyait aucun mal à les dépenser en entier. Quant à son objection, relativement à un établissement, elle se contenta de dire que les gens qui désaprouveraient sa conduite seraient vraisemblablement ceux dont elle n'ambitionnerait pas l'approbation, ou qu'il était inutile qu'elle se refusât actuellement la seule satisfaction qui pût la flatter, celle de disposer de son superflu en faveur des malheureux dont il servait à prolonger l'existence. Le ton ferme et décidé qu'elle mettait à défendre son système déplut fort à M. Monckton, et lui ôta l'envie de le combattre ; convaincu qu'elle avait raison, il ne voulut pas risquer de lui déplaire en contrariant ses idées ; la conversation en resta là, et laissa dans l'esprit de Cécile une impression désavantageuse ; tout en rendant justice à son zèle et à son attachement, il lui paraissait pourtant trop intéressé et trop soupçonneux. Elle continua donc à se con-

duire comme auparavant, distribuant d'une main libérale tout ce qu'elle pouvait économiser sur la dépense de sa maison, son unique soin étant de se mettre en garde contre les frippons, dont, malgré toutes ses précautions, elle se trouvait quelquefois dupe. Mais son discernement et sa vigilance empêchèrent que cela n'arrivât souvent; elle apprit, quoiqu'à ses dépens, à se défaire des imposteurs et de ceux dont elle découvrait les ruses: sa fortune la flattait peu depuis qu'elle avait été dédaignée par la famille Delvile; et convaincue que l'argent n'avait pas le pouvoir de la rendre heureuse, elle le regardait assez indifféremment, et conséquemment comme presque dû à ceux dont les besoins et l'indigence le leur rendait indispensable, et beaucoup plus utile.

Ce fut de cette manière que Cécile passa le premier hiver de sa majorité. La lecture, la musique, les soins domestiques, qu'elle n'avait jamais dédaignés, avaient, en remplissant tous ses moments, écarté

d'elle l'oisiveté, et rendu à son esprit sa première sérénité. Des occupations utiles et des distractions variées répondaient parfaitement au plan qu'elle avait formé, et qui devait bannir nécessairement les chagrins qu'elle avait essuyés, et auxquels son âme s'était d'abord un peu livrée.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Surprise.

Le printemps approchait, et le temps était infiniment plus beau qu'il ne l'est ordinairement à la fin de l'hiver, lorsqu'un matin Cécile se promenant avec madame Harrel et Henriette, apperçut un cavalier qui s'avançait au galop. En moins d'une minute il se trouva tout près d'elles; il mit pied à terre, et donnant son cheval à tenir à son laquais, elles furent toutes extrêmement surprises en reconnaissant le jeune Delvile. Une entrevue aussi imprévue, après une si longue absence, causa une telle émotion à Cécile, qu'elle fut obligée de prendre le bras de madame Harrel, sans penser à ce qu'elle faisait, et comme ayant besoin de ce secours, tandis qu'Henriette, presque aussi affectée, mais ayant l'air

plus satisfait, s'écria tout-à-coup, c'est M. Delvile ! et s'avança en courant pour le recevoir. Il les avait jointes, et d'un ton qui annonçait son trouble, et combien il était pressé, il les salua toutes trois très-respectueusement. Cécile, ayant repris ses sens, lui rendit son salut, sans rien dire, et continuant à s'appuyer sur le bras de madame Harrel, regagna sa maison au plus vîte. La promesse solemnelle qu'elle avait faite à madame Delvile fut la première chose à laquelle elle songea, et sa surprise fit bientôt place à son mécontentement, de ce qu'il avait osé, sans l'en prévenir, la forcer à y manquer par une entrevue qu'il lui était impossible d'éviter.

Dans l'instant où elles arrivaient à la maison, on vint avertir qu'on avait servi. Delvile s'approcha alors de Cécile, et lui dit : puis-je avoir l'honneur de vous parler un moment, avant ou après votre dîné ? J'ai des affaires, monsieur, répondit-elle, quoique pouvant à peine parler, qui m'occuperont toute la jour-

née. — J'espère que vous ne refuserez pas de m'écouter, s'écria-t-il vivement; je ne saurais écrire ce que j'ai à vous dire.... Il n'est point nécessaire, monsieur, que vous vous en donniez la peine, répondit-elle, en l'interrompant, puisque je ne sais si j'aurais le temps de lire votre lettre. Elle lui fit alors la révérence sans le regarder, et rentra. Delvile resta confondu, n'osant, quelque envie qu'il en eût, faire un seul pas pour la suivre. Mais lorsque madame Harrel, très-étonnée d'une conduite si peu ordinaire à Cécile, l'approcha, et lui dit des choses honnêtes, il tressaillit, lui souhaita le bon jour, fit une révérence, et remonta à cheval. Henriette ne cessa d'avoir les yeux sur lui, que lorsqu'on l'eût entièrement perdu de vue. Elles furent alors toutes deux joindre Cécile dans la salle à manger.

Si madame Harrel n'avait pas été de la partie, le dîné aurait été servi fort inutilement. Cécile, toujours extrêmement agitée, ne savait quelles conjectures for-

mer. Fâchée que Delvile l'eût ainsi surprise, mécontente d'elle-même pour l'avoir reçu avec tant de maussaderie, ne concevant point ce qui avait pu l'engager à violer leur engagement mutuel, elle était très-peu disposée à manger. Henriette, que la vue de Delvile avait à la fois charmée et troublée, que néanmoins la conduite de Cécile avait fort surprise et consternée, et que le mécontentement que cette conduite avait causé à Delvile avait extrêmement chagrinée et épouvantée, ne put jamais prendre le moindre aliment. Madame Harrel, qui n'avait partagé que leur surprise, conclut en elle-même que Cécile était quelquefois susceptible d'humeur, et que dans ces occasions, elle était tout aussi capricieuse que le reste des femmes. Au dessert, on remit un billet à Henriette, en lui disant qu'un laquais l'avait apporté, et attendait absolument une réponse.

Henriette, qui ignorait les usages de pure convention, quoique naturellement douce, obligeante et polie, l'ouvrit sur

le champ; et après l'avoir parcouru, elle parut agitée. Elle se leva tout de suite de table, sans penser même à faire la moindre excuse, et sortit pour y répondre. Cécile avait d'un coup-d'œil reconnu l'écriture de Delvile; et dès que les domestiques se furent retirés, elle pria madame Harrel de permettre qu'elle la quittât, et s'en fut dans son appartement, où bientôt elle fut suivie par Henriette, dont l'air annonçait la satisfaction, et dont la voix exprimait le plaisir qu'elle ressentait. Ma chère et ma très-chère miss Beverley, s'écria-t-elle, j'ai quelque chose de bien singulier à vous dire; vous ne devineriez jamais de quoi il s'agit. . . . J'ai peine à le croire. . . . M. Delvile m'a écrit.... Réellement. . . . Ce billet qu'on m'a remis vient de lui. . . . Je l'ai serré soigneusement de peur d'accident; mais je vais vîte le chercher, afin que vous puissiez vous-même le voir. Elle courut alors, et laissant Cécile très-inquiète pour elle, alarmée pour la tendre et trop susceptible Henriette, qui s'aban-

donnait légèrement à la moindre lueur d'espérance, et s'y livrait toute entière. Si je ne vous montrais pas ce billet, s'écria Henriette, qui revint très-promptement, vous ne croiriez jamais que cela fût possible ; car c'est pour me faire une demande telle ... que j'en ai pensé perdre l'esprit. Cécile prit le billet, et y lut ce qui suit :

A mademoiselle Belfield.

« M. Delvile présente ses obéissances » à mademoiselle Belfield, et la prie de » lui permettre de l'entretenir pendant » quelques minutes, à l'heure de l'après- » midi, qui lui sera le plus convenable, » et qu'elle voudra bien avoir la com- » plaisance de lui indiquer ».

Imaginez, s'écria Henriette hors d'elle-même de joie, que c'est moi, moi qui suis la seule de la compagnie avec laquelle il desire si ardemment de s'entretenir ! Il est sûr que, lorsqu'il nous a

quittées, je ne le soupçonnais guères; mais je vous prie, miss Beverley, dites-moi seulement ce que vous pensez qu'il puisse avoir à me dire. En vérité, répliqua Cécile très-embarrassée, il m'est impossible de m'en former la moindre idée. Si vous ne le pouvez, il n'est donc pas étonnant que je ne le puisse pas non plus. Il m'a passé un milion de choses par la tête dans l'espace d'une minute. Ce ne saurait être à propos d'affaires, puisque personne au monde ne les entend moins que moi, et ce n'est point non plus au sujet de mon frère, parce qu'il aurait été le chercher à notre logement de Londres, et lui aurait parlé à lui-même. S'il avait été question de ma chère miss Beverley, il lui aurait vraisemblablement adressé son billet, et ce n'est sûrement point relativement à d'autres; car je ne connais aucune de ses liaisons. Henriette continua avec la même vivacité à passer en revue tous les sujets qui pouvaient avoir donné lieu à ce billet, sans jamais faire mention de la seule chose pour la-

quelle elle desirait qu'il eût été écrit. Cécile l'écouta avec une vraie compassion, convaincue qu'elle s'abusait par les idées les plus fausses, et cependant ne sachant comment l'en dissuader, dans un temps où elle se trouvait elle-même dans la plus grande incertitude.

Cette conversation fut bientôt interrompue par l'arrivée d'un laquais, qui vint dire qu'un monsieur demandait mademoiselle Belfield. O ma chère, ma très-chère miss Beverley! s'écria Henriette encore plus émue, que pourrai-je lui dire? Conseillez-moi, je vous prie, conseillez-moi; car je ne saurais absolument trouver un seul mot. — Cela m'est impossible, ma chère Henriette, à moins que je ne susse d'avance ce qu'il pourrait avoir à vous dire. — Oh! je l'imagine, je l'imagine, s'écria-t-elle en rougissant; je ne saurai que lui répondre. Je prévois que je me conduirai comme une idiote. Que je crains de me faire du tort dans son esprit! Cécile craignant que Delvile ne la vît dans cette situa-

tion, fit ce qu'elle put pour la tranquilliser, quoiqu'elle fût elle-même tout aussi agitée ; mais elle le tenta vainement ; Henriette descendit en se formant les idées les plus flatteuses, et ayant peine à contenir sa joie.

Il s'en manquait de beaucoup que Cécile en eût de pareilles ; la crainte de nouveaux combats à soutenir s'empara de son esprit, si long-temps tourmenté, et qui avait à peine recouvré sa tranquillité.

Henriette ne tarda pas à revenir. Ce n'était plus la même personne qu'auparavant.... La rougeur, l'espérance, la vivacité, tout avait disparu. Elle était pâle ; et s'efforçant de sourire en entrant dans la chambre, elle ne put y réussir, ses larmes coulèrent malgré elle. Cécile l'embrassa, et tâcha de la consoler ; elle comprit facilement que son attente avait été déçue, et elle évita d'augmenter son chagrin en lui en demandant la cause ; elle s'abstint même de contenter sa curiosité par des questions qui n'auraient servi

qu'à la mortifier, et lui laissant tout le temps qu'elle voulut avant de s'expliquer, elle continua à la tenir entre ses bras sans rien dire, et la regardant avec le plus vif intérêt.

Henriette extrêmement sensible à sa bonté, quoiqu'elle n'en connût pas, à beaucoup près, tout le prix, fut long-temps sans pouvoir articuler une parole. Enfin elle lui dit que tout ce que M. Delvile avait desiré d'elle, était seulement qu'elle voulût bien annoncer à miss Beverley qu'il la priait de permettre qu'il eût l'honneur de s'acquitter d'une commission dont madame Delvile l'avait chargé pour elle. Madame Delvile! s'écria Cécile fort émue à son tour; juste ciel! que de reproches j'ai donc à me faire! Où est-il actuellement? . . . Où puis-je l'envoyer chercher? . . . Ne différez pas à me l'apprendre, ma chère Henriette! . . . O miss! s'écria celle-ci, recommençant à pleurer, quelle folie à moi de vous avoir ouvert mon cœur? . . . Il est venu vous rendre ses hommages! . . .

J'en suis sûre. ! . . Non, non, non, s'écria Cécile, je vous assure que non.... Mais je dois . . . il faut que je le voie. . . . Où est-il, ma chère ? — Dans la salle . . . attendant réponse. . . . Cécile, qui, en toute autre occasion, aurait été fâchée qu'on eût tardé si long-temps à s'acquitter d'une commission de cette importance, n'éprouva alors que le plus vif intérêt pour Henriette, qu'elle embrassa tendrement, et la quittant sur le champ, elle se hâta de se rendre auprès de Delvile, avec des espérances presque aussi vives que celles qu'avait sa pauvre amie, et qu'un seul instant venait de détruire. Ah, disait-elle, s'il était possible qu'enfin madame Delvile se fût laissée toucher, avec quel plaisir ne renoncerais-je pas à toute réserve, à tout déguisement, et n'avouerais-je pas franchement le penchant que j'ai pour son fils !

Delvile ne la reçut point avec la vivacité qu'il avait eue en l'abordant ; il parut extrêmement troublé, et ne savait par où commencer. Elle attendit néan-

moins en silence qu'il s'expliquât. Après avoir encore un peu hésité, il lui dit, avec une gravité mêlée de quelque ressentiment : j'ai pris la liberté, mademoiselle, après en avoir obtenu la permission de ma mère, de venir vous rendre mes respects ; mais je crains que, m'ayant été accordée si tard, l'avantage que j'espérais en retirer ne dépende plus de vous. Je ne pouvais pas deviner, monsieur, répondit-elle gracieusement, que vous vinssiez de sa part, sans quoi je n'aurais pas différé un instant à recevoir ses ordres. Je ne manquerais pas à vous remercier de l'honneur que vous lui faites, si vous aviez daigné témoigner moins d'éloignement pour celui qu'elle en a chargé. Je n'ai aucun droit de vous rien reprocher ; permettez cependant que j'ose vous demander si vous pouviez, mademoiselle, après une pareille séparation, après une renonciation aussi absolue à toutes prétentions sur votre personne ; si vous pouviez croire, dis-je, que lié de cette manière, et obligé par mes

principes,

principes, j'eusse assez peu d'honneur pour oser me présenter devant vous, tandis que cette promesse et cet engagement subsisteraient encore dans toute leur force ?

Je vois, s'écria Cécile, dont les espérances augmentaient de moment en moment, que j'ai été trop prompte; j'avoue que je n'aurais jamais pensé que madame Delvile eût autorisé une pareille visite; mais comme la surprise que vous m'avez causée a été extrême, je crois qu'elle doit vous faire excuser mes doutes. Je reconnais miss Beverley à ce langage, s'écria Delvile un peu encouragé par ce qu'elle venait de dire ; elle est telle que j'espérais la retrouver.... Mais n'est-elle pas changée? Ne suis-je point trop vif? et ce qu'on m'a dit au sujet de Belfield ne serait-il qu'une erreur, une fausseté?

Si je ne craignais d'éterniser nos contestations, répondit Cécile en souriant un peu, et que nous ne finissions jamais de nous tourmenter, j'aurais sujet d'être

fâchée que vous puissiez me faire une pareille question. — Si je l'avais jamais considérée comme une question, répliqua-t-il, je me serais bien gardé de vous la faire; mais je n'ai pas un seul instant ajouté la moindre foi à ce rapport, jusqu'au moment où la manière dont vous m'avez accueilli m'a alarmé. Vous avez la condescendance de m'en apprendre la raison, et elle m'encourage à vous rendre compte des motifs que j'ai eus en hasardant cette visite. Cependant, loin de parler avec confiance, à peine me reste-t-il la moindre espérance! . . .

Permettez, monsieur, s'écria Cécile, qui commença de nouveau à éprouver les mêmes craintes, avant de vous expliquer davantage, que je puisse vous prévenir que dans le cas où le but que vous vous proposez n'aurait pas, ainsi que votre visite l'agrément de madame Delvile, je voudrais fort ne point en être instruite, puisqu'il est très-sûr que je ne saurais m'y prêter. Je n'ai rien à vous communiquer qu'elle ne sache, répondit-il, et qu'elle

ne m'ait permis de vous apprendre ; mon père même consent à cette démarche. Juste ciel! s'écria Cécile ; cela est-il possible ? Elle joignit les mains en signe d'étonnement et de satisfaction. Est-il possible! répéta Delvile d'un air ravi ; ah, miss Beverley ! ... une fois, ma Cécile ! ... souhaiteriez-vous, pourriez-vous desirer que cela fût ? Ah, je n'ose rien souhaiter! répondit-elle, tandis que ses yeux annonçaient sa joie.... Cependant, dites-moi, comment cela est arrivé.... Je suis curieuse, ajouta-t-elle en souriant, quoique je n'y prène aucun intérêt. Quelles flatteuses espérances cette bonté ne me donnerait-elle pas, si mes projets étaient tout différents de ce qu'ils sont!... Mais vous ne pouvez.... Non, cela serait déraisonnable.... Il y aurait de la folie à se flatter de votre consentement.... Il y en a même de ma part à le desirer.... Mais comment un homme au désespoir serait-il prudent et circonspect ? Epargnez, épargnez-vous, s'écria l'ingénue Cécile, cette peine inutile. Ne craignez

aucun vain scrupule de ma part. Vous ne savez pas encore de quoi il est question !... Toute généreuse que vous êtes, le sacrifice que j'ai à vous proposer.... Expliquez-vous, lui dit-elle avec confiance, expliquez-vous, et comptez que vous l'obtiendrez. Je serai franche, et ne vous déguiserai rien ; je vous avouerai sincèrement, et sans la moindre réserve, qu'il n'est aucune proposition, aucun sacrifice, auquel je ne consente sur le champ, pourvu qu'il ait eu d'avance l'approbation de madame votre mère.

La reconnaissance de Delvile et ses remercîmens d'une complaisance qu'elle n'avait encore témoignée à personne, et qu'elle n'avait pas même eue pour lui, le pénétra au point qu'il fut quelque temps sans pouvoir parler. C'était la première fois que la sincérité de Cécile ne fut point accompagnée de regrets, parce qu'elle ne se trouvait point en opposition avec son devoir. Comme il hésitait encore, elle lui présenta la main, en disant : que dois-je faire encore ? Faut-il vous

offrir ce gage ? Il m'est plus cher que la vie ! s'écria-t-il, en le recevant avec transport ! mais hélas ! avec quel empressement vous le retirerez, quand les seules conditions auxquelles il m'est permis de le garder, sont que cette même main signe la rénonciation à vos droits naturels et à votre héritage ! Cécile ne comprenant point ce qu'il voulait dire, se contenta de manifester sa surprise, et il continua.

Pourriez-vous en ma faveur vous résoudre à un pareil sacrifice ? Vous serait-il possible, pour obliger un homme auquel il est défendu de quitter son nom pour prendre le vôtre, de renoncer vous-même à la fortune de votre oncle, de consentir à accepter les avantages que la mienne me permet de vous faire, de renoncer entièrement et pour toujours à un revenu aussi considérable ? . . . et vous contentant seulement de dix mille livres que votre père vous a laissées, de me donner votre main ? comme si le doyen n'avait jamais existé, et que vous n'eussiez jamais hérité d'aucun autre bien.

Ce coup fut pour Cécile plus difficile à supporter que tous ceux dont elle avait jusqu'alors éprouvé les atteintes. La proposition de renoncer à l'héritage de son oncle, qui, quoique très-considérable, ne lui avait jusqu'à ce moment occasionné que des chagrins, n'avait rien de révoltant, et elle n'hésita pas un instant à y consentir; mais en lui entendant parler de celui de son père, de cette fortune dont il ne restait plus le moindre vestige, elle fut saisie d'une subite horreur, devint pâle, trembla, et retira involontairement sa main.

Delvile, frappé de son effroi, en conclut que sa proposition lui avait déplu. Il attendit quelques minutes sa réponse avec autant d'inquiétude que d'impatience; et voyant qu'elle continuait à garder le silence, il se leva, non moins agité qu'elle, et parcourut la salle à grands pas; mais bientôt sa fierté venant à son secours: pardonnez-moi, mademoiselle, lui dit-il, une épreuve que nul mortel ne serait excusable d'oser tenter;

je me suis abandonné à un transport romanesque que votre raison condamne.... J'éprouve la mortification que je mérite. . . .

Vous ne savez donc pas, reprit Cécile d'une voix faible, qu'il m'est impossible de faire ce que vous exigez? — Possible ou impossible, je présume que cela dépend de votre volonté. — Hélas! non, cela ne dépend plus de moi. . . . Ma fortune même a disparu. — Cela ne se peut, rien de moins vraisemblable, s'écria-t-il avec vivacité. — Oh, que n'en est-il autrement! Votre père ne le sait que trop. — Mon père! — Ne vous en a-t-il jamais parlé? O fureur! s'écria Delvile, quelle horrible confidence me faites-vous? Et il s'éloigna encore, comme s'il craignait de l'entendre.

Cécile était trop révoltée pour l'obliger à écouter une explication qu'il paraissait ne pas desirer; mais revenant sur le champ auprès d'elle, il lui dit: pour croire la chose, il fallait que votre bouche me l'assurât. — En aviez-vous

donc déjà ouï parler ? Oh! sans doute ; mais cela m'avait paru la calomnie la plus noire, et m'avait inspiré la plus vive indignation ; si tout autre que mon père l'avait débitée, il n'aurait pu se soustraire à mon ressentiment. — Hélas! s'écria Cécile, le fait est certain, et je ne saurais le nier ; mais les circonstances dont on l'aura accompagné seront sans doute exagérées. Exagérées ! certainement, répartit-il ; on m'a assuré qu'on vous avait surprise cachée avec Belfield dans une chambre écartée : on m'a dit de plus que le bien de votre père était totalement dissipé, et que pendant votre minorité vous aviez fait des affaires avec des juifs. J'ai appris tout cela de mon père ; de tout autre je n'aurais pu écouter ce récit. Jusques-là, reprit-elle, il ne vous a rien dit qui ne fût très-vrai ; mais.... Très-vrai, répéta Delvile en l'interrompant, et tout-à-fait hors de lui-même. O! jamais donc la vérité n'a été si mal reçue. J'ai nié l'accusation, je n'en ai pas cru un seul mot. J'ai engagé mon

honneur, et soutenu que toutes ces assertions étaient fausses. Généreux Delvile! s'écria Cécile fondant en larmes, cette conduite est telle que je l'espérais de votre part. Je n'attendais pas moins de vòtre probité. Pourquoi miss Beverley pleure-t-elle? dit-il, en se radoucissant et se rapprochant d'elle, et pourquoi a-t-elle cherché à m'alarmer? Ces choses ont été présentées sous un faux jour; daignez donc éclaircir un mystère dont l'obscurité me fait souffrir les plus rudes tourmens.

Cécile alors lui raconta la manière dont elle avait eu recours au juif pour M. Harrel, et lui expliqua les raisons qui l'avaient forcée à se cacher chez madame Belfield pour que son père ne la vît pas. Delvile l'écouta avec la plus grande attention, tantôt admirant sa conduite, tantôt témoignant du ressentiment de la façon dont on en avait agi à son égard; tantôt la plaignant des pertes qu'elle avait souffertes: mais, quoiqu'affecté différemment par les diverses parties de son récit, il en

reçut pourtant la consolation qu'il desirait le plus, la conviction de son innocence.

Les louanges et les remerciements les plus sincères suivirent ces éclaircissements; et pour satisfaire ensuite à sa prière, il lui apprit à son tour les diverses circonstances qui lui avaient fait obtenir la permission de lui rendre cette visite. Il avait d'abord pensé à voyager hors du royaume : mais la maladie de sa mère s'était opposée à ce dessein; et n'étant point encore mieux aux approches de l'hiver, il avait remis son départ au printemps. Elle était résolue, si son état le lui permettait, d'aller passer quelque temps dans les provinces méridionales de la France, dont elle imaginait que le climat pourrait contribuer à la rétablir; et alors il comptait l'y conduire. Mais pendant qu'il donnait ses soins à sa mère, le plan qu'il venait de lui proposer s'arrangeait dans sa tête; il sentait qu'il serait plus heureux avec miss Beverley sans fortune, qu'avec le plus riche parti du

royaume; il connaissait sa modération, son peu de goût pour le faste et la dépense, et s'était flatté de l'amener à penser comme lui.

Lorsqu'il avait fait part de son projet à sa mère, elle avait admiré son désintéressement, et s'était affligée de la clause qui le lui rendait indispensable. Cependant l'estime qu'elle avait pour Cécile, le desir de voir son fils établi de son vivant, la crainte que le chagrin qu'il aurait de ne pouvoir s'unir à l'objet qu'il avait choisi, ne l'engageât à se vouer pour toujours au célibat; toutes ces considérations, jointes au regret d'en avoir agi trop cruellement avec lui, concoururent à favoriser son dessein. Elle avait souvent protesté que si Cécile eût été sans aucune fortune, elle se serait moins opposée à cette alliance; et que pour donner à son fils une femme d'un aussi grand mérite, elle n'aurait fait aucune attention à l'article de l'intérêt; mais que celui de l'honneur de sa famille était invincible. Delvile la pria, dans cette occa-

sion, de se rappeler ce qu'elle avait daigné lui dire à ce sujet. Elle, de son côté, toujours fidèle à ce qu'elle avait une fois avancé, assura qu'elle tiendrait sa promesse.

La tâche la plus difficile restait encore à faire; il s'agissait de vaincre l'obstination de son père, par qui ou devant qui le nom de Cécile n'était jamais prononcé. M. Delvile imaginait que son honneur serait compromis, si son fils en manquait au point d'avoir besoin de nouveaux motifs pour renoncer à elle. Il garda donc en lui-même, pour s'en servir au besoin, les accusations qu'il croyait avoir droit de former à sa charge, comme une ressource dont il dédaignait de se prévaloir tant que la nécessité ne l'y forcerait pas. Mais, à cette nouvelle proposition de son fils, il ne put plus taire ce qu'il savait. Il traita Cécile de femme prodigue, qui négociait avec les juifs, assurant que depuis la mort de son oncle, elle n'avait cessé d'avoir des affaires avec eux. Il l'accusa des extravagances les plus révoltantes,

révoltantes, et n'épargna pas même sa réputation ; il tira les conséquences les plus graves des visites qu'elle faisait depuis long-temps à Belfield, ainsi que de celle où il l'avait surprise lui-même, cachée avec ce jeune homme dans une chambre écartée, et il assura que la plus grande partie des sommes considérables qu'elle prenait constamment sur ses capitaux, était prodiguée sans aucun scrupule pour ce dangereux et méprisable jeune homme.

Delvile, sûr de l'innocence de celle qu'il aimait, ne craignit pas de soutenir que rien n'était plus faux, et demanda qui était l'auteur de ces calomnies. M. Delvile très-offensé, refusa de le nommer, mais consentit, d'un air triomphant, à l'épreuve qu'il se proposait, et lui promit fièrement qu'il cesserait de s'opposer à ce mariage, si les conditions qu'il comptait proposer à miss Beverley de renoncer à l'héritage de son oncle, et de représenter la fortune de son père, étaient acceptées.

Que j'étais éloigné de croire, ajouta

Delvile, que mon père fût si bien instruit de l'impossibilité où vous êtes de remplir cette dernière condition! ses assertions étaient dénuées de preuves ; je les ai crues une suite de ses préjugés , et j'étais venu ici dans l'espérance de pouvoir le convaincre d'erreur. Ma mère aussi, qui vous a défendue avec chaleur, était persuadée qu'elles n'étaient fondées que sur de faux rapports, et que votre fortune était encore aussi entière que votre innocence. Qu'elle sera surprise en apprenant ce que j'ai à lui dire ! Qu'elle sera sensible aux pertes que Harrel vous a occasionnées! Et quelle ne sera pas son affliction d'apprendre que votre excessive générosité ait donné lieu à des soupçons par lesquels on a osé noircir votre réputation!

J'ai été, reprit Cécile, trop facile et trop imprudente ; et cependant, dans toutes les occasions, je n'ai cru faire que ce que l'humanité et la pitié exigeaient de moi. J'ai pensé que ma fortune surpasserait toujours mes besoins, et j'ai re-

gardé le manque d'argent comme un inconvénient auquel je ne risquais guères d'être exposée. Mon patrimoine me paraissait presque inutile puisque les revenus de mon oncle étaient par eux-mêmes assez considérables pour assurer ma félicité. . . . Si j'avais prévu cet événement!... Auriez-vous donc alors prêté l'oreille à ma proposition romanesque? — Ah! Delvile, ne voyez-vous pas clairement qu'il m'aurait été impossible de balancer un instant à l'accepter? — Eh bien, ô la plus généreuse des femmes, soyez encore à moi! Par notre économie nous nous mettrons en état d'acquitter ce qui est dû sur vos terres; et en vivant quelque temps dans le pays étranger, nous parviendrons à les liquider. Je continuerai à porter un nom que ma famille idolâtre, et ma gratitude pour tant de condescendance effacera de votre mémoire ce qu'elle vous aura fait perdre.

Cessez de me tenir ce langage, s'écria Cécile en se levant subitement : vos parents ne pourront jamais l'entendre, et

je ne dois pas non plus l'écouter. . . . Mes parens ! s'écria-t-il énergiquement, il n'est plus question d'eux ; mon père, en consentant que je vous fisse une proposition à laquelle il savait qu'il vous était impossible d'accéder, m'a seulement donné la permission de vous insulter ; car, si, au lieu d'accusations graves et obscures, il m'avait instruit des motifs qui l'ont avaient porté à vous exposer aux pertes que vous avez souffertes, je vous aurais sincèrement épargné la peine et le chagrin que vous avez ressentis, lorsque j'en ai fait mention. . . . Mais en donnant les mains à un projet impraticable, en se servant de mon ministère pour offenser une fille estimable, il m'a affranchi de son pouvoir par l'abus qu'il en a fait, et mon honneur doit m'être plus cher que l'obéissance à ses commandements. Cet honneur me lie à miss Beverley aussi inviolablement que mon penchant, et c'est à sa décision seule que je m'en remets pour la suite ; c'est à elle à ordonner de ma destinée. Eh bien ! cette

décision, reprit Cécile, sera toujours subordonnée à celle de votre mère, à laquelle j'en appèle. Il est sûr que M. Delvile n'a pas agi aussi bien avec moi que j'aurais eu lieu de m'y attendre, et cette dernière condescendance affectée était une cruauté réfléchie. Quant à madame Delvile, elle mérite autant d'égards que de respects de ma part, et je n'écouterai rien qu'elle ne l'ait approuvé d'avance. Mais son approbation vous suffira-t-elle, et puis-je espérer, en l'obtenant, que vous ne me refuserez pas la vôtre? — Quand je vous ai dit que je ne voulais rien écouter sans cette approbation, n'en devez-vous pas conclure qu'en l'obtenant vous n'aurez plus de refus à essuyer? Il aurait desiré que son aveu eût été formel.

Cécile ne voulut pas en dire davantage, et ajouta assez gaiement qu'il n'était point encore autorisé par madame Delvile. Elle exigea qu'il partît tout de suite, et ne revînt que lorsque sa mère lui en aurait donné la permission. Quant à son

CHAPITRE VI.

Incertitude.

APEINE Delvile était parti, que la pauvre Henriette, les yeux gros et rouges, ouvrit la porte de la salle, et demanda s'il lui était permis d'entrer. Cécile, qui aurait desiré d'être seule, ne voulut pourtant pas la renvoyer. Eh bien, mademoiselle, s'écria-t-elle en s'efforçant de sourire, n'ai-je pas deviné? Quoi! dit Cécile, ne voulant pas paraître comprendre ce qu'elle cherchait à lui faire entendre. — Ce qui devait arriver.... Je suis sûre que vous comprenez ce que je veux dire. Cécile très-embarrassée, ne répondit rien; elle était mortifiée des différentes circonstances qui l'avaient empêchée de s'ouvrir plutôt à elle, et incertaine si, à cette époque, il y aurait plus de bonté que de cruauté à lui faire part

de la négociation qui était sur le tapis. Si elle échouait, cette confidence devenait inutile; si elle réussissait, il était toujours assez tôt d'apprendre à cette aimable fille un événement qui serait pour elle difficile à supporter.

Vous me trouverez trop franche et trop hardie, dit Henriette, d'oser vous faire une pareille question; votre bonté a été poussée si loin, qu'elle a fort bien pu me mettre dans le cas de m'oublier; et si cela m'est arrivé, je mérite que vous me renvoyiez à Londres. Non, ma chère Henriette, je ne saurais jamais vous trouver trop hardie. Je vous ai déjà dit tout ce que j'ai pu croire que vous entendriez avec plaisir et je ne vous ai caché que ce qui m'a paru devoir vous causer du chagrin. J'ai mérité, mademoiselle, reprit-elle avec vivacité qu'on m'en fît; car je me suis conduite aussi sottement qu'un enfant. Je suis, je l'avoue, très-fâchée contre moi-même. A mon âge, j'aurais dû mieux savoir ce que je faisais.... et être plus prudente. Vous

devriez donc aussi être fâchée contre moi, ajouta Cécile qui cherchait à la tranquilliser, pour toute l'affection que je vous porte, puisque vous ne la devez qu'à votre franchise et à votre candeur.

Il est pourtant des moments où la franchise est déplacée ; à présent, mademoiselle, je viens uniquement ici pour vous prier de vouloir me dire quand cela aura lieu.... Et ne croyez pas que ce soit pure curiosité de ma part, qui me porte à vous faire cette question. Non ; j'en ai réellement une forte raison. — Qu'est-ce qui doit avoir lieu, ma chère Henriette?... Votre imagination me parait trop vive. Je vais, mademoiselle, vous dire la raison que j'ai. C'est que je me propose de retourner à la maison.... fût-elle dix fois plus désagréable encore.... précisément la veille, parce qu'après cela je ne me soucierais plus d'envisager ce monsieur... jamais, jamais!... Car je sais que quand les femmes sont une fois mariées, on ne doit plus rien leur confier. Ne craignez rien. Quelle que soit ma destinée, je ne

serai jamais capable de trahir ma chère Henriette, ni de découvrir ses secrets à qui que ce soit. Puis-je, mademoiselle, vous faire encore une question? — Certainement. — Pourquoi ceci n'a-t-il pas eu lieu plutôt? — En vérité, s'écria Cécile très-déconcertée, je ne sais pas même qu'il doive actuellement avoir lieu. — Mais, ma chère demoiselle, qu'est-ce qui pourrait s'y opposer? — Un million d'obstacles; rien au monde n'est moins sûr. — Me voici tout aussi embarrassée que je l'aie jamais été; j'ai oui dire, il y a déja bien du temps, et nous l'avons tous cru, que cela devait se faire; et je n'y trouvais rien d'étonnant. Souvent j'ai pensé que rien n'était plus convenable. Ensuite nous avons appris qu'il n'était question de rien de pareil. Dès-lors j'ai été persuadée que ce n'était qu'une invention qui n'avait nulle réalité.

Je vois qu'il faut absolument ne vous rien déguiser, ma chère Henriette. Il y a déjà long-temps que je me trouve dans la situation du monde la plus étrange.

Je ne sais pas moi-même à quoi je dois m'attendre : un jour a constamment détruit l'espoir de celui qui l'a précédé ; mon esprit agité, incertain, dans le plus grand désordre, a été et est encore peu susceptible de consolation et de repos. Ce que vous me dites, mademoiselle, me surprend extrêmement. Je vous ai cru tout-à-fait heureuse ; ce qu'il y a de sûr, c'est que vous méritez de l'être. J'imaginais que la félicité était votre récompense et votre partage! Que pourrait-il y avoir au monde, me disais-je en moi-même, qui empêchât une demoiselle aussi riche que miss Beverley, d'épouser sans le moindre obstacle un gentilhomme tout aussi opulent qu'elle?

Cécile voyant qu'il n'était plus possible de lui rien cacher, pensa qu'elle devait une fois pour toutes lui ouvrir son cœur, et que cette preuve de confiance de sa part contribuerait peut-être à adoucir un peu son chagrin. Elle lui fit donc un aveu sincère de l'état de son ame, et de tout ce qui s'était passé. Henriette pleura amèrement

amèrement à ce récit ; M. Delvile lui parut un monstre, et madame Delvile trop cruelle ; elle plaignit Cécile, et ne conçut pas qu'il pût y avoir quelqu'un au monde assez barbare pour causer la moindre peine au jeune Delvile. Elle la remercia de la confiance qu'elle lui témoignait ; Cécile profita de cette occasion, pour lui faire sentir combien il importait qu'elle s'efforçât de nouveau de recouvrer sa première indifférence. Henriette lui promit qu'elle y travaillerait, et dès-lors elle évita soigneusement de prononcer le nom de Delvile ; mais son accablement prouva clairement qu'elle avait été si touchée de sa méprise, que Cécile ne put s'empêcher d'en être étonnée. Malgré sa modestie, elle avait conçu les espérances les plus romanesques ; et quoiqu'elle se cachât à elle-même qu'elle en eût fondé aucune sur Delvile, elle ne laissait pas, sans le vouloir, de les conserver intérieurement. Cécile se fit une étude de la tranquilliser, et de lui inspirer du courage, l'incertitude dans laquelle elle se

trouvait ne lui présentant pas pour le moment d'occupation plus intéressante.

M. Monckton, à qui rien de ce qui concerne Cécile ne pouvait être longtemps caché, fut bientôt informé de la visite de Delvile; il se rendit promptement chez elle pour en apprendre le résultat. Quoiqu'elle n'eût plus en lui la même confiance qu'auparavant, elle n'avait pas la force d'éluder ses questions. Son mécontentement, en apprenant ce qui s'était passé fut bien différent de celui de la tendre Henriette; et sa fureur, après une pareille épreuve, devint si forte, qu'il eut beaucoup de peine à l'empêcher d'éclater. Il n'épargna pas la famille Delvile dont il exagéra la fierté, et l'inconstance qu'elle témoignait à rejeter ou rechercher son alliance, suivant que cela lui convenait, et lui reprocha à elle-même sa patience. En prenant congé, il lui dit que, quelle que pût être sa résolution, il faisait les vœux les plus sincères pour sa félicité, et il se hâta de la quitter.

Cécile, affectée de sa vivacité, fut bien aise d'être délivrée de ses exhortations inutiles, et ne fut pas fâchée, dans son état d'incertitude, qu'il ne renouvelât pas sa visite. Elle ne vit, ni n'entendit parler de Delvile pendant une semaine entière, et n'augura rien de bon de cette espèce d'oubli. Elle reçut enfin par la poste la lettre suivante :

A MISS BEVERLEY.

Le 2 avril 1780.

« Il faut que j'écrive sans apologie, car » je n'oserais hasarder d'en faire ; sans » préambule, ne sachant si vous me le » permettriez, ni le titre que je vous » donnerais.

» J'ai vécu dans l'agitation depuis que » j'ai été forcé de vous quitter, et j'i- » gnore encore quand cela finira.

» Le récit touchant des pertes que vous » avez essuyées par votre générosité en- » vers la famille Harrel, et les éclaircis-

» sements relativement aux calomnies
» auxquelles votre bonté pour celle de
» Belfield vous a exposée, ont été rendus
» avec toute la simplicité que j'ai crue
» propre à les exprimer. J'ai ensuite parlé
» de votre généreuse condescendance, en
» n'opposant d'autre objection à ce que
» je vous ai proposé, que l'impossibilité
» où vous vous trouviez d'en remplir les
» conditions; et j'ai instruit ma mère du
» pouvoir que vous lui donniez. J'ai fini
» par lui apprendre mon nouveau projet,
» lui déclarant solemnellement que,
» quelle que fût sa décision, je me croyais
» lié par la noblesse de votre procédé,
» comme par l'engagement le plus sacré.
» Telle est ma façon de penser: elle est
» invariable, et il n'y a plus que vous
» seule qui puissiez m'empêcher d'aller le
» jurer à vos pieds.

» Je ne veux point vous parler de la
» réponse de mon père; je souhaiterais
» pouvoir l'oublier: ses préjugés sont in-
» vincibles, et sa volonté immuable. Je
» ne sais qui est celui qui a pu lui ins-

» pirer un éloignement aussi déplacé ; je » cherche vainement à le découvrir, il » refuse de me l'apprendre ; son ressen- » timent et son injustice ont quelque » chose pour moi de mystérieux et d'in- » compréhensible.

» Ma mère a été très-flattée de votre » confiance. Elle n'a cessé de faire votre » éloge ; elle prétend qu'on aurait peine » à trouver une femme qui vous ressem- » blât, et qu'on ne rencontrerait jamais » un pareil exemple de constance. Son » fils aurait l'ame basse et intéressée, si » après une preuve d'affection aussi rare, » il consentait à vivre sans elle. O que la » décision sortie d'une bouche si respec- » table m'a tout à la fois encouragé, » ravi, et inspiré la plus vive recon- » naissance !

» Le déplaisir de mon père à cette dé- » claration a été extrême. Ses accusa- » tions, toujours aussi peu vraisembla- » bles qu'injurieuses, me sont devenues » insupportables. Il niait que l'argent » que vous avez emprunté eût été pour

» Harrel; il n'a point voulu croire que » vos visites chez madame Belfield fussent pour Henriette. La passion a non-seulement pris la place de l'équité, elle » a encore offusqué sa raison; et je suis » promptement sorti de chez lui, afin de » ne pas écouter des imputations qu'il » me défendait de réfuter.

» Je n'ai cependant pas laissé votre » cause sans défense; ma mère l'a soutenue avec toute la vivacité que mérite votre innocence, et avec toute la » confiance due à une vertu si semblable » à la sienne; mais après une longue et » inutile contestation, ils se sont quittés » fort irrités, en protestant de ne plus » se trouver ensemble.

» Cette résolution m'a si fort affligé, » qu'oubliant mon ressentiment contre » mon père, j'ai mis tout en usage pour » les réconcilier, et n'ai pu y réussir. » Ma tendre mère en a été la victime: » cette dispute lui a causé une crise plus » alarmante que les précédentes.

» Le seul espoir de guérison qui lui

» reste est fondé sur le voyage qu'elle se
» propose d'entreprendre. Le docteur
» Lyster lui a conseillé de passer par
» Londres, et d'y consulter, avant son
» départ, quelques habiles médecins.
» Nous sommes actuellement en route
» pour nous y rendre.

» C'est sous le bon plaisir de ma mère
» que je vous apprends quelle est ma
» situation; pardonnez, ma généreuse
» amie, si je n'ai pas attendu que j'eusse
» des choses moins équivoques à vous
» dire. Je n'ai pu engager mes parents à
» se voir, ni savoir de mon père quel est
» le vil calomniateur qui vous a noircie
» dans son esprit.

» Je n'ai malheureusement rien de
» plus à ajouter, et je ne saurais décider
» si des informations telles que celles-ci,
» ou une certitude absolue, seraient plus
» ou moins pénibles. Si ma mère sup-
» porte passablement bien la fatigue de
» la route, il me restera encore un ef-
» fort à faire, dont le succès ou l'inuti-
» lité seront tout de suite communiqués

» à miss Beverley par son éternellement
» dévoué, quoique très-désespéré ».

MORTIMER DELVILE.

Cette lettre ne satisfit point Cécile : la colère implacable de M. Delvile la révoltait ; mais il était encore plus affligeant pour elle qu'il continuât à noircir sa réputation. Cependant les louanges de la mère, et la fermeté généreuse avec laquelle elle l'avait défendue, jointe à la confiance invariable que Delvile conservait en son innocence, adoucissaient en quelque sorte son chagrin. Ce qu'il disait du vil calomniateur lui rappela encore M. Monckton ; et tout son éloignement à le croire capable d'une pareille trahison, ne put parvenir à dissiper ses soupçons. Elle redoutait trop la vivacité de Delvile pour les lui confier ; elle résolut de garder pour elle seule des doutes qu'elle ne pouvait faire paraître sans péril.

Fin du sixième Volume.